

Magnus Mills

3 pour voir le roi

domaine étranger

10
18



MAGNUS MILLS - 3 pour voir le Roi

Quand on a fait le choix de vivre dans une cabane perdue et que le contact de tout être humain vous horripile, ce n'est pas pour voir débarquer, du jour au lendemain, une snob délurée qui s'installe chez vous sans aucune raison. C'est pourtant ce qui arrive au nouveau héros de Magnus Mills. Ermite misanthrope et farouche solitaire, notre Diogène des temps modernes mène sa vie au milieu de nulle part. Jusqu'au jour où Mary Petrie, une pique-assiette notoire, décide d'habiter chez lui et de démonter tranquillement ses habitudes de vieil ours. Entre humour noir et dialogues " qui font mouche ", l'auteur de *Retenir les bêtes* s'attaque de nouveau aux absurdités du genre humain. Drôle et bouleversant.

*Traduit de l'anglais
Par Jean-François Merle*

Table des matières

Table des matières.....	2
1	3
2	4
3	13
4	20
5	31
6	42
7	53
8	62
9	71

1

J'habite une maison construite entièrement en fer-blanc, avec quatre murs en fer-blanc, un toit en fer-blanc, une cheminée et une porte. Entièrement en fer-blanc.

Ma maison n'a pas de fenêtres parce qu'il n'y a rien à voir. Oui, il y a bien des volets que l'on peut utiliser pour laisser entrer la lumière si besoin est, mais ils restent généralement fermés à cause du temps. Elle est située dans un endroit sauvage, ma maison, au fin fond de la plaine. La nuit, des heures durant, elle grince et gémit sous l'assaut du vent qui cherche une ouverture par où se faufiler. Il faut même verrouiller la porte en haut et en bas pour l'empêcher de s'ouvrir à la volée. À une époque, je craignais qu'un beau jour le toit ne vienne à s'envoler, mais ce n'est jamais arrivé jusqu'à présent et je suis maintenant certain que l'édifice est solide. Celui qui l'a bâti y a veillé. J'ai découvert la maison vide il y a quelques années, et je l'ai adoptée pour mon usage personnel. Au premier coup d'œil, j'ai vu qu'il y avait tout ce dont j'avais besoin: un endroit où manger, boire et dormir sans souci, protégé des éléments par rien de plus qu'une épaisseur de tôle ondulée. Une demeure très modeste, il faut le dire, mais elle m'apparut propre et bien tenue, alors j'ai emménagé.

Pendant longtemps, je m'y suis plu, je restais convaincu que je ne trouverais jamais de meilleur endroit. Et puis un jour une femme s'est présentée à la porte et m'a dit: — C'est donc ici que tu te caches.

2

Elle avait tort, en l'occurrence. Je ne me cachais pas du tout. Cette maison en fer-blanc était l'endroit que j'avais choisi pour vivre. Me cacher ne m'était jamais venu à l'esprit, et cependant, à sa façon de parler, on avait l'impression que je m'étais enfui.

Mais qui était cette femme? Me demanderez-vous. Ma foi, je ne la connaissais pas vraiment. Une amie d'ami, c'est ce qu'on pourrait dire, je pense. La dernière personne que je m'attendais à voir ici, en vérité, mais elle semblait tenir absolument à une visite guidée, alors je l'invitai à entrer. C'était la période de l'année où le poêle devait être constamment maintenu allumé juste pour garder un semblant de chaleur. Elle frissonna un peu quand je fermai la porte derrière elle, puis se mit à observer autour d'elle avec sur le visage une sorte de sourire ou de demi - rire d'étonnement.

- C'est assez dépouillé, dit-elle.
- Oui, répondis-je.
- Mais on ne peut pas vivre comme ça.
- Pourquoi pas?
- On ne peut pas, c'est tout.

Je crois que le relatif dénuement de mon mode de vie l'avait surprise. Nulle peinture n'égayait les murs, ni aucune espèce de décoration, et sans doute fut-elle déconcertée par l'aspect sommaire de l'ensemble. Je fis remarquer qu'il y avait un pot de café frais sur le poêle, cherchant à démontrer que tout n'était pas aussi «ascétique», mais elle ne fit malheureusement qu'en rire à nouveau et hocha

la tête.

- M'est avis qu'une reprise en main s'impose.

Au volume des bagages qu'elle avait apportés, je me rendis compte qu'elle avait l'intention de rester un bon moment dans les parages. Il y avait là une pleine malle de vêtements, une valisette de produits de toilette, sans parler de la coiffeuse et du miroir. Heureusement, ce n'était pas la place qui manquait, plus qu'il ne m'était nécessaire, et je lui proposai de s'installer à l'étage.

À tous les coups vous avez pensé que ma maison en fer-blanc ne comportait qu'une seule pièce, avec une couchette dans un coin et un seau dans l'autre. Mais, en réalité, rien ne pourrait être plus éloigné de la vérité. Celui qui l'a bâtie aspirait à autre chose qu'une simple cabane où passer l'hiver. Il a voulu un étage et un escalier, un toit pentu avec des gouttières et des tuyaux de descente pour l'eau de pluie. Il l'a orientée ouest-sud-ouest, face au vent, capable de résister à n'importe quelle tempête. C'est une vraie maison, je vous dis, pas une de ces baraques délabrées que l'on peut trouver en bord de mer, où l'on dort l'après-midi après avoir péché le matin. Non, aucun risque de me trouver dans un endroit pareil. Mieux vaut quelque chose qui tient debout quelques années, et c'est pourquoi j'avais choisi un édifice grand et robuste, avec un étage.

Je pensais vraiment que la femme serait heureuse d'avoir un peu de place à elle, mais quand elle vit l'escalier elle déclara aussitôt:

- Il est très raide, non?

Evidemment qu'il était raide! Qu'est-ce qu'elle s'attendait à trouver dans une maison en fer-blanc à un étage? D'accord, il a fallu se bagarrer pour hisser la malle et le reste, mais, à son manège, on aurait cru que c'était fait exprès.

C'est ça que je ne comprenais pas chez elle. Elle avait fait un bon bout de chemin pour me rendre visite, même si nous ne nous étions rencontrés qu'une fois ou deux peut-être, et à peine arrivée elle commençait à critiquer. Au cours de la matinée suivante, j'en suis venu à penser qu'elle n'aimait pas du tout mon aménagement intérieur. J'avais passé toute la nuit à sentir sa présence au-dessus de moi. Elle avait semblait-il du mal à trouver ses marques, et il s'avéra que c'était le vent qui l'avait empêchée de dormir. Je ne l'ai pas questionnée directement sur son insomnie, bien entendu, cela lui aurait indiqué que j'avais entendu le moindre de ses mouvements. Quand elle descendit l'escalier, cependant, d'emblée elle commença par se plaindre du bruit que faisait le vent. Voici une différence manifeste entre nous deux. J'avais toujours été stupéfait que les gens puissent élever des objections contre le fait d'être ébloui par le soleil, trempé par la pluie ou, comme dans le cas présent, tenu éveillé par le vent. Un des principaux attraits d'habiter une maison en fer-blanc, c'est justement d'écouter ce bruit-là! Avant la venue de cette femme, j'avais passé des heures à ne pas faire grand-chose d'autre, de jour comme de nuit. Comme je l'ai déjà dit, le vent ne parvenait jamais à trouver une ouverture par où se faufiler. Néanmoins, sans discontinuer, il fouillait en geignant sous

les rebords des tôles, produisant une mélodie infiniment variée. Parfois il apportait avec lui la pluie, d'autres fois une tempête de sable qui crépitait sur le toit et ajoutait au vacarme général.

Je les trouvais rassurantes, ces harmonies fortuites, et même confortables, mais je crains que ma nouvelle invitée ne les ait pas entendues de la même oreille.

- Quel boucan! dit-elle en ouvrant la porte et en regardant à l'extérieur.

Puis, à ma grande surprise, elle s'exclama:

- Oh, c'est mignon!

Apparemment, elle s'était prise d'une vive affection pour ma façon d'étendre la lessive sur le fil. Je voyais mal pour ma part ce qu'il y avait là de si remarquable. Après tout, les habits allaient être secs en un clin d'oeil avec ce vent, ça tombait sous le sens d'en profiter. De plus, ça faisait quelques heures que j'étais debout et actif, attendant qu'elle émerge, et je m'étais dit que je pourrais tout aussi bien m'occuper du linge. Le résultat de cette corvée ordinaire avait eu un effet saisissant. Le vent qui l'avait tenue éveillée toute la nuit semblait lui être totalement sorti de l'esprit et le moindre objet sur lequel elle posait les yeux lui paraissait maintenant «mignon». Elle admira même la pelle suspendue à un crochet au dos de la porte! Peut-être était-ce le soleil matinal qui éclairait les choses différemment, mais quelle qu'en fût la raison, je dois avouer que je me réjouissais de ce changement de ton. Je refermai la porte sans qu'elle le remarque (pour empêcher le sable de s'infiltrer à l'intérieur) et nous passâmes une matinée agréable à défaire

soigneusement sa malle. Maintenant que le cafouillage du début était dépassé, j'étais très content de sa venue. De plus, elle commençait à s'y faire. Je finis plus tard par comprendre qu'elle pouvait apprécier ma compagnie en même temps qu'elle me critiquait, mais durant ces premiers jours, je ne savais pas exactement comment les choses allaient tourner.

Prenons le cas du miroir, par exemple. Celui qu'elle avait apporté était un grand modèle, et il attendait toujours d'être monté à l'étage. J'avais d'abord mis ce travail de côté, puis, alors que je l'avais à moitié hissé, elle déclara tout à trac qu'il valait peut-être mieux le laisser là où il était.

- Ne t'en fais pas, répondis-je. Ce n'est pas trop lourd.

- Donc tu le montes, c'est ça ?

- Oui. C'est aussi bien.

Lorsque je fus enfin parvenu en haut des marches, elle me rejoignit.

- Il y a des traces dessus, maintenant. Regarde, dit-elle.

- Je n'ai pas pu faire autrement.

- Ce n'était pas la peine de le monter. J'aurais préféré qu'il reste à côté de la porte. La lumière est plus naturelle.

- Alors pourquoi tu ne l'as pas dit ?

- Mais je l'ai dit ! explosa-t-elle. Merci bien ! Maintenant il y a des traces dessus !

Je lui proposai de redescendre le miroir, mais elle me dit de laisser tomber, ce que je fis, et trois ou quatre jours passèrent sans qu'elle en reparlât. La seconde fois, elle me montra l'endroit exact où elle le voulait, au lieu de suggestions telles que «il vaudrait mieux» ou «je

préfèrerai». Je me pliai de bonne grâce au déménagement du miroir, en prenant bien soin de ne pas laisser de nouvelles traces. De cette façon nous avons instauré des relations paisibles entre nous, et la plupart du temps nous nous entendions très bien.

Tout de même, je ne parvenais pas à deviner ce qu'elle était venue au juste faire ici. C'est-à-dire qu'il n'y avait rien d'intéressant pour elle dans ma maison en fer-blanc. Elle était tout à fait la bienvenue et pouvait rester le temps qu'elle souhaitait, bien sûr, mais j'aurais pensé qu'elle aurait préféré s'installer dans un endroit peuplé plutôt qu'ici, au milieu de quelques individus éparpillés dans une plaine sauvage et balayée par les vents.

Toutes les nuits je l'entendais tourner sans cesse à l'étage, gênée par ces mêmes éléments qui depuis des années avaient été pour moi une berceuse. L'embêtant, c'était que maintenant je ne donnais pas non plus. Chaque fois que l'édifice grinçait et gémissait sous les assauts du vent d'automne, j'avais un sursaut de culpabilité, comme si c'était ma faute à moi si le sommeil la fuyait. Pourtant, je faisais de mon mieux. Je me levais tôt chaque matin, je déblayais avec la pelle les tas de sable rouge qui s'amoncelaient sur le côté de la maison exposé au vent. Au moins cela lui éviterait d'être coincée à l'intérieur si elle décidait de s'en aller. À mesure que le temps continuait de se dégrader, cependant, la probabilité devenait de plus en plus faible. Après avoir investi l'étage, elle avait tenté des incursions aux alentours du pôle. Tous les occupants de maisons en fer-blanc vous diront que, muni d'une bonne provision de charbon, on

considère toujours le poêle comme la salle des machines. Le feu nécessaire à la cuisine, à la lessive et au maintien de la chaleur en général en fait le centre naturel des opérations, et cette femme l'avait très rapidement saisi. En l'espace d'une semaine, le siège à côté du poêle était devenu le sien, qu'elle l'occupe ou pas. Inutile de dire que j'avais la permission de m'y asseoir de temps à autre, seulement dans le sens où je le lui empruntais. Ça m'allait, car j'étais la plupart du temps occupé à des tâches qui exigeaient que je sois debout. J'avais décidé d'inspecter l'extérieur de la maison pour m'assurer qu'aucun des grincements et gémissements n'était dû à une faiblesse de l'édifice.

Je suis heureux de dire qu'il n'en était rien, et que les bruits que nous entendions la nuit provenaient essentiellement de contractions et de dilatations.

Le miroir, pendant ce temps, avait subi une période d'essai à côté de la porte, emplacement qu'elle avait proposé. Il avait donné satisfaction, et un après-midi, je le fixai de façon permanente, ce qui sembla lui plaire. Les rares journées où le temps était clément et apaisé, elle examinait son reflet en pied dans la lumière naturelle. Je dois avouer que j'étais assez impressionné par les efforts qu'elle déployait pour soigner son apparence, si l'on considère qu'il n'y avait personne, hormis moi. Elle surprenait de temps en temps mon regard alors qu'elle ajustait sa ceinture ou un ourlet, et elle me lançait alors un très gentil sourire.

La malle de l'étage semblait receler une masse inépuisable d'habits, qu'elle ne se lassait

pas d'essayer en combinaisons variées. Ce qui contrastait radicalement avec ma propre garde-robe. Je possédais deux jeux de vêtements et j'en changeais quand l'un était sale, voilà tout. Par bonheur, elle ne fit jamais aucune réflexion sur mes goûts vestimentaires. À bien des égards, elle me laissait mener ma vie comme avant son arrivée, sans ingérence. Ce qui était assez logique, quand on y pense. Elle n'était qu'une invitée, ni plus ni moins, et son influence ne pouvait s'étendre au-delà d'une certaine limite. Je me rendais même compte que ses crises d'acrimonie se faisaient de plus en plus rares. Nous passions notre temps parfaitement conscients de notre présence mutuelle et faisons tous les efforts pour éviter autant que possible les frictions.

Et puis un jour, de but en blanc, elle me posa une question:

- Alors, qu'est devenu ton grand projet?
- Quel grand projet? répondis-je.
- Tu m'avais dit que tu voulais vivre dans un canon.

- Ah oui, ça! Eh bien, ça n'a jamais abouti.

- Et pourquoi ça n'a jamais abouti? demanda-t-elle. Tu avais de tels espoirs et de telles aspirations! Tu m'as tout raconté à leur sujet. Un jour, m'as-tu dit, tu allais entreprendre un voyage dont l'apogée serait la découverte d'un canon, large et profond, taillé dans la terre la plus rouge qui soit. Puis, après l'avoir exploré d'un bout à l'autre et avoir trouvé l'emplacement idéal, tu allais bâtir une maison entièrement en fer-blanc.

Elle faisait apparemment référence à une

conversation tenue lors de notre dernière rencontre. Je ne m'en souvenais pas du tout, mais elle put restituer mes propos presque mot pour mot. En réalité, elle semblait en savoir long sur moi, mes goûts, mes centres d'intérêt et même mes projets d'avenir. Je commençais à m'interroger sérieusement sur la masse d'informations qu'elle avait pu glaner au cours de cet unique échange. Pour ma part, je ne connaissais d'elle que son nom.

3

Alors qu'elle me rappelait mon projet dans le moindre détail, je m'interrogeais sur les raisons qui m'avaient conduit à l'abandonner aussi facilement. Qu'est-ce qui avait bien pu m'en détourner et m'orienter sur un chemin aussi éloigné? La réponse, je m'en rendis rapidement compte, tient au fait que je suis tombé sur mon domicile actuel. Au premier coup d'œil, je me suis laissé séduire par son charme et sa robustesse, par le poêle et sa chaleur, par les volets que l'on pouvait fermer pour se protéger des intempéries. Certes, il s'agissait d'une très bonne maison en fer-blanc, mais au lieu d'être dans un canon, elle était située au fin fond de la plaine!

J'ouvris la porte et contemplai la vaste étendue en me demandant s'il était trop tard pour reprendre ma quête. C'était l'après-midi d'une triste journée d'hiver, et une féroce rafale de vent me rappela les épreuves qu'une telle vie exigeait. Je retournai vite à la chaleur.

- Il n'existe probablement même pas de canon, dis-je en guise d'explication.

- Tu as cherché jusqu'où?

- Très loin.

- Et tu n'as rien trouvé?

- Non.

- Eh bien, j'imagine que cela n'a pas beaucoup d'importance, observa-t-elle. Tant que tu as un toit sur la tête.

Peut-être bien, mais j'étais curieux de savoir pourquoi elle avait abordé ce sujet. A aucun moment elle n'avait mis en doute mon

souhait de vivre dans un canon, et elle avait l'air de ne s'intéresser qu'à mon échec flagrant. J'ai d'abord supposé que c'était seulement un reproche à ajouter à la liste habituelle. Mais au bout d'un moment, je commençai à soupçonner que c'était plus que ça. Il ne fut plus question de mes projets avortés, et elle n'y fit aucune autre allusion les jours qui suivirent. Au contraire, elle avait adopté une stratégie de mutisme, ce qui ne m'empêchait pas de penser qu'elle attendait de moi que j'agisse. À plusieurs reprises je sentis son regard sur moi pendant que j'accomplissais mes tâches ménagères. Lorsque je montai à l'étage des oreillers supplémentaires, par exemple, elle s'assit sur le lit et me considéra pendant que je m'efforçais de les enfiler dans leurs taies. Elle ne prononça pas le moindre mot, mais en revanche son regard semblait dire: «Tu es en train de perdre ton temps. Il y a des choses bien plus importantes dont il faut s'occuper.»

Cet état de fait peu satisfaisant se prolongea quasiment une semaine, et je finis par ne plus pouvoir le supporter.

- Bien, dis-je par un matin froid et lumineux. Je sors.

- Où ça? demanda-t-elle.

- Chercher un canon pour y vivre. Je serai peut-être absent un moment.

- Mais je ne veux pas rester ici toute seule! protesta-t-elle.

- Ah bon?

- Bien sûr que non!

- Très bien, dis-je. Je m'en occupe d'abord. J'enfilai mes bottes et sortis pour me rendre chez un voisin du nom de Simon Painter.

Il habitait à quelque trois kilomètres à l'ouest dans une maison en fer-blanc de conception identique à la mienne. Ce Simon Painter était arrivé dans les parages à peu près en même temps que moi, et je suppose qu'on pourrait le qualifier d'ami. Pour dire vrai, «mi-ami, mi-boulet» serait un bien meilleur qualificatif. L'ennui avec Simon, c'est qu'il essayait à toute force d'être sociable et qu'il débarquait souvent à n'importe quelle heure de la journée pour de prétendues visites-surprises, qui impliquaient généralement l'échange de cadeaux inutiles. Ces apparitions étaient sympathiques tant qu'elles ne duraient pas, mais il avait malheureusement tendance à s'incruster et il fallait souvent lui montrer la porte. À petites doses, cependant, il était d'agréable compagnie, c'est pourquoi je savais que je pouvais compter sur lui pour ce que j'avais à l'esprit.

Il me faut signaler que Simon Painter n'était pas mon unique voisin, mais de loin le plus proche. Au-delà habitaient Steve Treacle et Philip Sibling, et, éparpillés dans les environs, deux ou trois autres que je n'avais jamais rencontrés, tous séparés de plusieurs kilomètres. La seule chose que nous avions en commun était d'habiter seuls dans des maisons en fer-blanc. Nous nous voyions rarement parce que c'était mieux ainsi. Enfin, c'est comme ça que j'envisageais les choses.

La dernière fois que j'avais posé les yeux sur Simon, c'était quand il était venu m'annoncer qu'il envisageait de hisser un ballon au-dessus de sa maison. Il désirait savoir si j'avais une objection. Je n'en avais évidemment pas, et je me rendis compte qu'il s'agissait d'une excuse

pour rendre visite à quelqu'un. Je ne doutai pas un instant qu'il soit aussi allé chez les autres sous le même prétexte. L'idée du ballon, apparemment, c'était pour que sa maison soit plus aisément identifiable. Je savais pertinemment qu'elle était déjà équipée d'un drapeau et d'une cloche qui sonnait chaque fois que le vent se levait. L'ajout qu'il prévoyait confirma l'opinion que je m'étais faite quelque temps auparavant, à savoir que Simon Painter essayait d'attirer l'attention sur lui. Je ne parvenais pas à comprendre pourquoi il avait choisi de vivre dans un lieu aussi reculé, parce qu'il semblait passer ses journées à rechercher de la compagnie. J'ai perdu le compte des nombreuses fois (quand le vent soufflait dans la bonne direction) où j'ai entendu sa cloche retentir tristement au milieu de la nuit. Si moi je la percevais à une telle distance, elle devait le tenir totalement éveillé, ce qui me paraissait cher payer.

Bien entendu, il n'était pas question de remettre en cause la présence de Simon dans cette plaine hostile et désertique. Il assurait sans cesse qu'il avait trouvé l'endroit qui lui convenait, et se serait offusqué qu'on prétende le contraire. Mais je n'étais pas entièrement convaincu.

En arrivant à proximité de son domicile, la première chose que je vis fut le ballon ancré au-dessus. Assez grand pour supporter le poids de deux ou trois personnes, au jugé, le ballon se balançait négligemment au bout d'une longue corde. Puis je vis le drapeau aux couleurs éclatantes, combinaison d'orange et de violet, claquer au sommet de sa hampe, et indiquant

que Simon Painter était chez lui.

En m'approchant plus près de sa maison en fer-blanc, je trouvai étrange de penser que je n'étais pas le seul à habiter une demeure de ce type. J'avais ces derniers temps passé tellement de temps chez moi ou à proximité que j'en étais venu à croire que j'étais unique, qu'il n'existait personne d'autre au monde dont l'existence fût aussi intéressante. La visite à Simon Painter me rappelait que nous étions quelques-uns, en réalité. Les murs et le toit luisaient d'un éclat terne dans le soleil du matin, et pendant un instant je restai béat à contempler une telle perfection.

Le son de la cloche de Simon interrompit ma rêverie. La brise se levait, mais je remarquai que les volets de la maison étaient tous grands ouverts, ce qui devait provoquer un courant d'air. Puis j'entendis un cri joyeux à l'intérieur. Il serait donc inutile de frapper.

- Ah, bonjour! dit-il en ouvrant la porte. Entre! Entre! Quelle bonne surprise!

Je savais pertinemment que, derrière ses volets, il m'avait observé dès l'instant où j'étais apparu au loin, mais je ne relevai pas car je n'avais aucune envie de le contredire, n tint la porte ouverte d'une main et me tendit l'autre que je serrai. Ce faisant, je me rappelai une caractéristique de sa maison, que je n'avais jamais bien comprise. Pour une raison ou pour une autre, sa porte ouvrait vers l'extérieur, ce qui me paraissait une disposition malcommode. Cela signifiait qu'il devait sortir pour la fermer quand elle était arrimée au crochet extérieur, ou alors elle risquait de claquer si elle ne l'était pas. Mieux valait, c'est sûr, que la porte s'ouvre dans

la maison. On pouvait ainsi la manipuler facilement et contrôler au mieux le flux d'air. L'insistance de Simon à posséder une porte ouvrant vers l'extérieur ne faisait que renforcer mon opinion selon laquelle il souhaitait seulement être différent des autres. Cependant, et il faut lui rendre cette justice, c'était un hôte particulièrement accueillant, À peine étions-nous entrés que je me retrouvai assis à table avec une tasse de thé devant moi.

- Non, non, répondit-il. Je ne connais aucune femme.

Alors que nous franchissions la porte, je me suis souvenu que je n'avais pas dit que j'allais revenir avec quelqu'un. Elle était en haut des marches, le regard baissé vers nous.

- Voici Simon Painter, expliquai-je. La personne que je suis parti voir ce matin.

- Il a un sac de voyage, rétorqua-t-elle.

- Oui, il va rester ici un moment.

- Très heureux de vous rencontrer, dit Simon.

- Très heureuse, répondit-elle sans le regarder.

À cet instant, Simon fit preuve d'un sens de la diplomatie que je ne lui soupçonnais pas, et il se retira dehors.

- Oh, quel paysage merveilleux!
L'entendîmes-nous s'écrier. Absolument merveilleux!

Je gravis la moitié de l'escalier vers Mary Pétrie.

- Qu'est-ce qu'il fout là? demanda-t-elle.

- Il est venu te tenir compagnie.

- Pour quoi faire?

- Tu as dit que tu ne voulais pas rester

ici toute seule.

- Ce n'est pas ce que je voulais dire.
- Ah bon?
- Bien sûr que non.
- Qu'est-ce que tu voulais dire, alors?

Elle me fixa un long moment. L'expression de son visage resta inchangée, mais je finis par comprendre.

4

Je vais vous dire, je fus en haut des marches en deux enjambées! Pendant la trentaine de secondes qui suivit, j'oubliai les plaisirs sublimes et ésotériques de la vie dans une maison en fer-blanc! Oublié, le vent qui soufflait sur la plaine nuit et jour. Et oublié, Simon Painter, attendant devant la porte à une distance respectueuse.

Mary Pétrie, cependant, ne l'avait pas oublié.

- Ça suffit pour l'instant, me murmura-t-elle à l'oreille. Attends qu'il s'en aille.

- D'accord. Je vais me débarrasser de lui.

C'était plus facile à dire qu'à faire. Quand je descendis les marches et découvris Simon planté là avec son sac de voyage, je pris conscience qu'il allait m'être impossible de le congédier comme ça.

- Tout va bien? demanda-t-il.

- Oui, répondis-je. Très bien.

- Je ne dérange pas, alors?

- Non, bien sûr que non.

- Merci, dit-il en souriant. La maison a belle allure.

- Oui, je fais en sorte qu'elle soit impeccable. (Je posai la main sur le mur de fer-blanc et remarquai à quel point il était froid.) Si tu entrais?

Lorsque nous apparûmes, Mary Pétrie se tenait toujours en haut de l'escalier, les yeux baissés vers nous. Je fis asseoir Simon à la table et la rejoignis rapidement.

- Il faut qu'il reste un moment, dis-je à voix basse. Il est venu exprès.

- Comme tu veux, répondit-elle. J'ai tout mon temps.

Elle n'avait jamais eu tant de douceur dans la voix. Elle descendit pour accueillir notre invité dans les formes, et il se leva à son approche.

- Alors vous êtes Simon Painter, dit-elle. Je suis contente de mettre un visage sur un nom.

En réalité, je ne l'avais jamais évoqué auparavant, mais il parut tellement ravi de cette remarque que je me tus. Elle déploya pour lui tous ses charmes les heures suivantes, et fit en sorte qu'il se sente complètement chez lui. Cela dit, je continuais de me demander combien de temps il comptait rester. En vérité, je n'avais qu'une seule chose en tête à ce moment-là, qui ne concernait en rien Simon Painter. Je me demandais aussi pourquoi elle avait mis si longtemps à révéler ses sentiments. Penser qu'elle était ici depuis si longtemps et que je ne me doutais de rien!

Quelques mots auraient suffi pour que je comprenne, mais elle avait au contraire tout gardé pour elle. En cet instant, à la voir faire la conversation avec Simon avec un tel entrain, elle ne paraissait pas particulièrement pressée qu'il débarrasse le plancher. Les événements de l'après-midi étaient riches de promesses, mais on aurait dit qu'elle prenait plaisir à en différer l'issue. De temps à autre, elle me lançait un regard pétillant et me souriait. Mais, généralement, son attention était accaparée par Simon.

Quant à lui, il savourait chaque instant. Il

discourait sans interruption sur la chance formidable qui nous réunissait ainsi, le plaisir de notre amitié, avec le poêle qui nous tenait chaud. Il apparut que pendant les quelques minutes qu'il avait prises pour faire son bagage, il avait trouvé le moyen d'y inclure un cadeau. C'était une photo encadrée de sa maison en fer-blanc, que Mary Pétrie accepta de bonne grâce et alla placer sur l'étagère.

- C'est très aimable à vous, dit-elle.

- Je vous en prie, répondit-il. C'est la coutume par chez nous de venir avec des cadeaux.

C'était bien la première fois que j'entendais parler de ça! J'avais apporté un cadeau à Simon le matin parce que je savais qu'il en attendait un, et non pour une quelconque autre raison. Il avait une façon de parler de «coutume par chez nous» qui suggérait que tous les habitants de la région appartenaient à une sorte de grande et joyeuse famille. La réalité, bien sûr, était toute différente. Autant que je sache, chacun pouvait rester sans voir quiconque pendant un mois, parce que tout le monde tenait à son indépendance. Qu'on puisse me prendre pour un de ces gugusses vivant dans une maison en fer-blanc, et qui se pointent en apportant des cadeaux, cette idée me mettait mal à l'aise. Un simple coup d'œil à Simon m'apprit qu'il était convaincu de ce qu'il disait

La photo en elle-même ne présentait pas le moindre intérêt, évidemment. Qui aurait envie d'une vue de la maison d'un autre, je vous le demande? Il n'y avait pour ainsi dire pas de différence entre la résidence de Simon et la mienne, mais la photo resta néanmoins sur

l'étagère toute la durée de son séjour.

Il resta quasiment une semaine. Mary Pétrie le mit tellement à l'aise qu'il lui aurait été difficile de partir avant. Au terme de la première soirée, elle nous fit à tous deux un grand sourire avant de nous saluer et de monter l'escalier. Au bout de quelques heures, je me rendis compte qu'elle ne s'agitait plus nerveusement au-dessus de ma tête. À la place, j'étais empêché de dormir par Simon qui parlait dans son sommeil. Les murs de tôle grinçaient et gémissaient tout en nous protégeant du vent qui forçissait régulièrement. Encore quelques jours et je serais seul avec Mary Pétrie. Pour l'instant, cependant, ma maison en fer-blanc comptait trois résidents.

Le lendemain matin, je dormis tard. Quand finalement je repris conscience, la première chose que j'entendis, ce fut les pas de Simon quelque part sur le toit. Mary Pétrie s'était levée avant moi et entretenait le poêle.

- Comment se fait-il que tu sois debout si tôt?

- Je me suis dit que j'allais vous faire du café.

- Merci, dis-je. Qu'est-ce qu'il fait là-haut?

- Il cherche un endroit où installer un drapeau.

- Je ne veux pas d'un drapeau!

- Il semble croire que si.

- Eh bien, non!

Je me levai et sortis au moment où Simon finissait de dégringoler du toit.

- J'espère que tu ne Tas pas abîmé, dis-je. Ce toit n'est pas conçu pour qu'on grimpe

dessus.

- Non, non, j'ai fait bien attention, répondit-il. Sais-tu que ma maison est visible de là-haut?

- Le ballon ou la maison elle-même?

- Les deux.

- Non, je ne le savais pas.

Voici le genre de nouvelle que j'aurais préféré ne pas avoir entendue. Pour autant que je sache, la maison de Simon et celles de mes autres voisins étaient situées quelque part derrière la ligne d'horizon. Je trouvais assez déroutant de songer que nous pouvions malgré tout avoir vue les uns sur les autres, même si ce n'était que du toit. Pendant longtemps, j'avais été persuadé d'habiter dans une partie du monde reculée et insolite. Tout à coup, je n'en étais plus aussi sûr.

- Tu peux fixer sans problème un drapeau là-haut si tu veux, déclara Simon.

- Eh bien, merci d'avoir jeté un œil, répondis-je. Mais je n'en veux pas.

- J'ai une hampe de réserve à la maison.

- Non, ce n'est pas la peine.

- Bon, si un jour tu en installes un, n'oublie pas que je possède des tas de drapeaux.

- J'en prends bonne note.

Avant de rentrer, j'avais l'intention de déblayer le sable qui s'était amoncelé le long des murs pendant la nuit. J'aimais bien démarrer ainsi la matinée, ça m'ouvrait l'appétit pour le petit déjeuner, mais après être allé chercher la pelle, je me rendis compte que le travail avait déjà été accompli. Le sable épars avait été dispersé aux extrémités de la maison,

là où le vent pourrait aisément le balayer. Cette opération avait été réalisée par Simon.

- Tu devrais installer des brise-vent, dit-il. Tu n'aurais plus de problèmes de sable.

- Ce n'est pas un problème, répondis-je. J'aime plutôt ça, déblayer.

Pendant que je me tenais là, la pelle superflue à la main, je découvris Mary Pétrie qui nous regardait par l'encadrement de la porte.

- Et maintenant, qu'est-ce que tu vas bien pouvoir faire pour passer le temps? demanda-t-elle.

- Tu peux fermer cette porte, je te prie? lançai-je. Je ne veux pas que le sable pénètre dans la maison.

Elle la poussa délibérément avec lenteur, en me regardant intensément par l'entrebâillement. Mary Pétrie, certes, savait mieux que quiconque que les prochains jours promettaient d'être difficiles. De quoi diable allais-je pouvoir m'occuper avant le départ de Simon? Jusqu'à présent, je n'avais jamais été confronté à pareilles questions. Vivre dans une maison en fer-blanc est une fin en soi, un état d'esprit, et la notion de temps n'y a pas sa place. Inutile de connaître l'heure, par exemple, pour surprendre à la nuit tombée un éclair sec dans la plaine. Ou pour sentir la menace d'un orage. Ces choses-là arrivent indépendamment de l'heure, ce qui expliquait l'absence de pendule dans la maison. Je n'en avais tout bonnement pas besoin. Néanmoins, pendant que je raccompagnais Simon à l'intérieur pour le petit déjeuner, je pris conscience que le temps avait déjà commencé de ralentir. Le fait qu'il n'avait parlé à personne pendant des semaines

avant la veille n'a rien arrangé. Le silence n'était d'évidence pas sa vocation, et à présent il rattrapait son retard. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui parlait autant! Il pouvait tenir des heures sans s'interrompre! Plus grave, il avait l'air de penser qu'une conversation consistait en une question, l'écoute de la réponse, un commentaire personnel, puis une nouvelle question. J'aurais bien aimé pouvoir m'asseoir tranquillement à la table et parler de choses et d'autres comme elles venaient. Mais au moindre blanc, Simon se sentait obligé de rompre le silence.

- Des nouvelles de Steve Treacle ces derniers temps? commençait-il.

- Non, je n'en ai pas, répondais-je.

- Moi non plus. Je suis allé chez lui il y a environ un mois mais il n'y était pas. En tout cas, personne n'a répondu quand j'ai frappé à la porte. Pas moyen de lui mettre la main dessus ces temps-ci. La dernière fois, c'était lors de mon enquête préliminaire pour le ballon. À propos, toujours pas d'objection?

- Non, bien sûr que non.

- Parfait. J'ai appris que Steve est devenu très copain avec Philip Sibling.

- Ah bon?

- Oui. Tu l'as vu?

- Philip?

- Oui.

- Non.

- Moi non plus.

Et ainsi de suite. À un moment donné de la conversation, Mary Pétrie se levait de table, jetait un coup d'œil à chacun de nous deux et se rendait à l'étage. Je suis certain qu'elle

appréciait tout cela à sa manière, parce qu'un léger sourire semblait flotter sur ses lèvres quand elle disparaissait. Son départ gracieux provoquait l'interruption du bavardage de Simon, qui la suivait des yeux tandis qu'elle gravissait les marches. Puis le silence avait raison de lui et il repartait de plus belle.

- Apparemment, quelqu'un habite encore plus loin que Steve et Philip, déclara-t-il un soir. Il s'appelle Michael Hawkins. Tu le connais?

- Désolé, non, répondis-je.

- Il va falloir qu'un de ces jours j'aille me balader par là-bas pour le rencontrer. Prendre contact, ce genre, pour qu'il ne se sente pas trop coupé du monde. Ça te dirait de m'accompagner?

- Probablement pas, en fait.

- Oh... euh... d'accord, dit Simon, le bec momentanément cloué.

Ça m'a énervé, qu'il insinue que ce Michael Hawkins était «plus loin» que nous autres. Ce que je veux dire, ce n'est pas comme si nous étions alignés le long d'une sorte de frontière hostile au-delà de laquelle personne ne pourrait vivre. Je ne doutais pas un instant que Michael Hawkins avait choisi de se «couper du monde», pour reprendre l'expression de Simon, et que c'était pourquoi il avait élu domicile dans un tel endroit. Ce qui ne voulait pas dire, bien entendu, qu'il était différent ou plus intéressant qu'un autre. En outre, qui peut prétendre être situé plus loin que les autres? J'aurais cru que cela dépendait du point de départ, en définitive. Je fus tenté d'entraîner Simon sur le sujet, mais je me rendis compte qu'avec sa façon de penser je perdrais mon temps. À la place, je lui posai une

question, pour changer.

- Sais-tu si ce Michael Hawkins habite une maison construite entièrement en fer-blanc?
- Oui, à ce que j'ai compris.
- Et il est là depuis combien de temps?
- Pas mal de temps.
- Plus longtemps que moi?
- Je crois que oui.
- Eh bien, déclarai-je, s'il croit avoir établi une sorte de poste avancé, alors c'est un imbécile.

À ces mots, Simon me lança un regard étonné avant de vite changer de sujet.

Cette nuit-là, je ne dormis pas bien. La tempête faisait rage, et je ne pus me débarrasser d'un rêve embrouillé qui impliquait Mary Pétrie, Michael Hawkins et moi, dans lequel lui était dans mon lit et pas elle. Je m'éveillai plusieurs fois en me demandant où elle était passée et ce ne fut pas avant le matin que je me rendis compte qu'elle n'y avait jamais pris place. De plus, celui que je croyais être Michael Hawkins se révéla être Simon, profondément endormi dans le lit d'ami à quelques pas de là. Considérant que je n'avais jamais rencontré Michael Hawkins, je trouvai ce rêve plutôt perturbant. On aurait presque dit que je me retrouvais tout à coup en compétition avec lui, mais pourquoi ça, je ne parvenais pas à le concevoir. Je décidai de ne plus y penser, et, dès les premières lueurs de l'aube, je me levai et sortis pour déblayer le sable de la nuit. Un gros tas s'était formé sur le côté de la maison orienté sous le vent, mais, après une heure de pelletage, je l'avais réduit à des proportions raisonnables. Un vent fort avait succédé à la

tempête. Il venait de l'ouest et de temps à autre je percevais dans le lointain le son assourdi de la cloche de Simon. Sur toute l'étendue de la plaine, je pouvais voir le sable rouge en mouvement, se dispersant en fines particules. C'était la période de l'année où la vie était la plus rude, dans ce type d'endroit. Je regardai ma maison en fer-blanc, sachant qu'il se passerait un bon moment avant de la voir à nouveau luire dans le soleil. Le ciel avait viré au gris, et j'étais persuadé qu'on aurait d'autres tempêtes dans les semaines à venir. Mes pensées dérivèrent vers la suggestion de Simon d'installer des brise-vent. Il allait falloir y réfléchir, l'idée n'était pas du tout mauvaise, et je commençai à me demander si je ne devais pas la prendre sérieusement en considération.

Puis la porte s'ouvrit et Mary Pétrie apparut.

- Tu fais preuve de beaucoup de patience, dit-elle.

- Oui, je trouve, répondis-je.

- Ce n'est pas que tu aies le choix, remarque.

- Non.

- Et puis, observa-t-elle, tu as l'air tellement heureux dehors avec ta petite pelle.

- Ah oui?

- Oui, vraiment mignon.

Elle saisit une poignée de sable et le fit glisser entre ses doigts.

- Qui c'est, Michael Hawkins?

- Comment as-tu entendu parler de lui?

- Je vous ai entendus discuter de lui hier soir.

- Eh bien, alors tu en sais autant que

moi.

- Tu n'es pas curieux de le rencontrer?
- Pourquoi, je devrais?
- Ma foi, c'est un voisin, non?
- Pas vraiment, dis-je. Il habite à des

kilomètres d'ici.

Mary Pétrie s'approcha et baissa la voix.

- Simon va aller lui rendre visite.
- Ah bon?
- Oui, il vient de me le dire.
- Quand ça?
- Aujourd'hui, dit-elle. Il est en train de

faire son sac.

- Pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt?

Je lâchai immédiatement la pelle et rentrai à la maison. Simon, emmitouflé dans son manteau, était prêt à partir.

- Bonjour, lui dis-je avec mon plus beau sourire. Alors tu t'en vas?

- Oui, répondit-il. J'ai pensé à ce Michael Hawkins et je crois vraiment qu'il est de mon devoir d'aller le saluer.

- Tu as certainement raison.

- Donc je m'en vais ce matin, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

- Pas du tout, dis-je. N'oublie pas de lui apporter un cadeau.

- Oh, merci de me le rappeler. Je vais m'arrêter chez moi et choisir quelque chose de bien.

Il saisit son sac et se dirigea vers la porte. Puis Mary Pétrie dit:

- il vaudrait mieux que vous preniez le petit déjeuner avant de partir.

5

Je commençais vraiment à penser qu'elle le faisait exprès. C'est vrai, Simon était sur le point de passer la porte, et voilà qu'elle dit ça! L'instant d'après, il avait ôté son manteau et était installé à table. Et moi, à l'heure qu'il était, j'avais bien sûr une faim de loup, aussi je me retrouvai dans une position très inconfortable. Puis je me dis que le mieux à faire était d'entrer dans son jeu. C'était moi l'hôte, par conséquent c'était à moi de faire la cuisine, mais hors de question de lui préparer quelque chose à elle. Au lieu de quoi je servis à Simon le meilleur petit déjeuner de sa vie.

- Formidable, dit-il quand je le posai devant lui. C'est vraiment gentil.

Mary Pétrie, pendant ce temps, s'était retirée à l'étage sans ajouter un mot. Je l'entendais vaquer, fredonnant doucement pour elle-même. Au bruit, elle avait l'air de changer les couvertures du lit. En regardant la cafetière au chaud sur le poêle, en écoutant le sable gifler les murs de fer-blanc, mon intérieur me parut tout à coup chaleureux et confortable. Ce n'était pas du tout un jour à sortir pour rendre visite à quelqu'un que l'on n'a jamais vu auparavant, surtout si l'on n'est même pas attendu, et il m'apparut que Simon serait facilement capable de différer son départ. Il m'avait l'air parfaitement à son aise, assis à cette table.

Au bout d'environ une heure, toutefois, il s'étira et dit:

- Bien, je pense qu'il faut que j'y aille.
- Tu n'en veux pas plus, sûr? demandai-

je.

- Absolument pas, merci, répondit-il en se levant. Après avoir pris son sac, il piétina gauchement en bas des marches un moment.

- Alors, au revoir, Mary!

- Au revoir, Simon, l'entendit-on répondre. Bon voyage.

La minute d'après, je l'avais salué et j'avais refermé la porte derrière lui. Nous avons enfin l'endroit pour nous.

Je n'entrerai pas dans les détails de ce qui se passa ensuite, mais inutile de dire que mon bannissement de l'étage prit fin séance tenante. Nous vécûmes les trois ou quatre jours suivants calfeutrés dans la maison, sans même prendre la peine de jeter un œil dehors. Voici, me disais-je, un achèvement parfait. Avec Mary Pétrie allongée à mes côtés, j'avais tout ce qu'un homme peut demander: un endroit où manger, boire et dormir sans souci, et une gentille femme. Nous étions dans la chaleur douillette d'un paradis de fer-blanc! Puis, au moment où j'allais m'installer dans un état d'hibernation permanent, la lune de miel prit fin tout à coup.

Cela s'est produit quand je me suis souvenu que je n'étais pas sorti déblayer le sable depuis un bon bout de temps. J'ai descendu les escaliers et ouvert la porte, pour me retrouver face à un énorme tas qui faillit couler à l'intérieur. Je refermai la porte, m'assis, et j'étais en train d'enfiler mes bottes quand Mary Pétrie me rejoignit. Elle prit sa place habituelle à côté du poêle.

- Ce serait la maison de Simon Painter, nous aurions des problèmes, déclarai-je. Sa porte ouvre vers l'extérieur et nous aurions été

bloqués.

- Pas grave, dit-elle en souriant, nous aurions attendu les secours.

- Mais c'est un sujet sérieux, répliquai-je. Je saisis le balai et me mis à balayer le sable qui s'était répandu par la porte.

- Arrête tout de suite! s'écria Mary Pétrie. Je levai la tête et remarquai que son sourire avait disparu.

- Que se passe-t-il?

- Je ne veux pas que tu fasses ça en ma présence, dit-elle. Le sable s'envole partout.

- C'est pourquoi je balaye, dis-je.

- Pas quand je suis là! s'exclama-t-elle.

- Quand, alors?

- Quand je suis sortie! Tiens, j'irai me promener tout à l'heure. Fais-le pendant ce temps.

- Parfait, mais j'ignorais que tu allais sortir, non?

- Eh bien, maintenant tu le sais.

Légèrement traumatisé par cette brutale flambée d'hostilité, je sortis pelleter le sable, en prenant soin de bien dégager la porte. J'y consacrai la matinée entière, avant et après le petit déjeuner, travaillant dans un vent qui ne montrait pas de signe de faiblesse. Le temps s'était méchamment rafraîchi, et je me demandai si Mary Pétrie était sérieuse quand elle parlait d'une promenade. Mais elle l'était, et à midi elle sortit vêtue d'un gros manteau et s'en fut sans un mot. Je regardai sa silhouette diminuer à mesure qu'elle s'éloignait. Quand elle fut réduite à un point sur l'horizon, elle vira et se mit à suivre un chemin dessinant un grand arc de cercle autour de la maison.

C'était le moment où on m'avait invité à balayer à l'intérieur, et je rentrai rapidement pour m'y mettre. Une fois la tâche accomplie, il n'y avait plus un grain de sable, et l'ensemble reluisait de propreté. Dans l'attente du retour imminent de Mary Pétrie, je préparai du café puis me postai à la porte. Tout d'abord, je ne la vis pas, mais quand mes yeux se furent accoutumés à la lumière du jour, je l'aperçus à l'ouest dans le lointain. Je me rendis compte qu'elle accomplissait un cercle complet en gardant la maison en ligne de mire. J'ai pris conscience à ce moment-là que c'était la première fois que j'étais livré à moi-même depuis un bon moment, et je décidai d'en profiter. Je rentrai, fermai la porte et repris mon occupation d'avant, écouter les murs grincer sous les assauts du vent. Quand elle fit son apparition, près d'une heure plus tard, j'étais sur le point de sombrer dans un sommeil paisible.

- J'ai cru entendre une cloche sonner quelque part par là, dit-elle en enlevant son manteau.

- C'est chez Simon Painter, expliquai-je. Pour que les gens sachent où il habite. Tu as fait une bonne balade?

- Oui, merci. Très revigorante.

- C'est pour ça que tu es sortie? demandai-je. Pour te revigorer?

- Pas vraiment, non, répondit-elle.

Je ne découvris pas la véritable raison avant le lendemain. Je m'étais levé assez tôt puis étais sorti pour déblayer à nouveau le sable. Quand Mary Pétrie descendit, j'étais en train de prendre mon petit déjeuner.

- Ça a encore soufflé cette nuit, dis-je.

- Oui, répondit-elle. J'ai entendu.
- J'espère que la porte de Simon Painter n'est pas bloquée.

Elle soupira, sans rien dire.

- Il faudrait vraiment qu'elle ouvre vers l'intérieur, repris-je. C'est de loin la meilleure solution.

- Bien, dit-elle en se dirigeant vers son manteau. Je sors.

- Déjà? demandai-je. Tu viens à peine de te lever.

- Ça m'est égal. Je ne vais pas rester claquemurée avec toi toute la journée.

- Pourquoi? Qu'est-ce que j'ai fait?

- Tu n'arrêtes pas avec la maison de Simon.

- Mais pas du tout.

- Si, parfaitement. Tu n'arrêtes pas de critiquer.

- Ma foi, je n'ai évoqué que la porte qui s'ouvre dans le mauvais sens.

- Tu recommences, dit-elle. Ça ne m'intéresse pas.

- Mais il faut t'intéresser. Tu vis toi-même dans une maison en fer-blanc.

- Ça va! s'écria-t-elle. Je sors! À plus tard!

À partir de ce moment-là, elle sortit tous les jours, parfois en me disant au revoir, d'autres fois non. Après son départ, je passais un rapide coup de balai dans les coins qui en avaient besoin avant de me poser pour profiter des brefs instants où j'avais l'endroit pour moi.

Dans ces occasions, je m'asseyais et réfléchissais à ce qui m'était arrivé. Voilà qui était particulièrement étonnant. Je suis là,

j'habite tout seul dans une maison en fer-blanc, vaquant à mes occupations. Et puis un beau jour débarque une femme, cette Mary Pétrie, et plus rien n'est pareil. J'étais maintenant soumis à des règles, par exemple l'endroit où j'avais le droit de m'asseoir, le moment où il fallait que je passe le balai, et il y avait des sujets qu'il m'était interdit d'aborder, ou tout au moins sur lesquels il valait mieux ne pas trop insister. En attendant son retour, je fus frappé par la vitesse à laquelle je m'étais adapté à ma nouvelle situation.

En toute justice, j'imagine que Mary Pétrie s'était adaptée également, à sa manière. Elle était la dernière personne que je m'attendais à voir habiter une maison en fer-blanc dans une plaine vaste et déserte, mais je devais avouer qu'elle faisait tout son possible. Ses longues promenades, par exemple, se révélèrent un moment important de ses journées. Elle commençait toujours par prendre comme cap un point au loin, puis elle virait et suivait un chemin circulaire autour de la maison. Elle variait en le prenant dans le sens des aiguilles d'une montre ou l'inverse, mais elle veillait à ne jamais perdre la maison de vue. Le cap semblait choisi au hasard, et chaque fois qu'elle partait, je regardais avec intérêt si elle se dirigeait vers le nord, l'est, l'ouest ou le sud. Parfois, quand je l'observais s'éloigner, je la voyais s'arrêter et examiner apparemment le sol. Dans ces cas-là, elle faisait demi-tour et venait me montrer un caillou qu'elle avait ramassé et dont elle trouvait la forme intéressante. Ou alors une bouteille en verre peu banale. En général, elle revenait de meilleure humeur que lorsqu'elle était partie, mais elle était aussi totalement frigorifiée, et je

m'assurais toujours que le poêle ronflait.

La marche n'était pas sa seule façon de s'accommoder à sa nouvelle vie. Un vase fit un beau jour son apparition sur la table, contenant une composition d'herbes sèches qu'elle avait cueillies. Entre-temps, des photos furent accrochées sur les murs du haut, montrant toutes un danseur dans des attitudes différentes.

Elle avait des plans pour les volets, aussi.

- Nous les ouvrirons au printemps, déclara-t-elle un après-midi venteux. Une fois que le sable aura fini de voler partout.

Je savais toutefois que le printemps serait long à venir. Elle n'avait jamais vécu un hiver complet ici, elle ne se rendait pas compte à quel point il pouvait s'éterniser. Il était peu probable que nous ayons beaucoup de pluie ou de neige, j'en étais presque certain, mais il fallait nous attendre à de longues semaines de grand vent. Pour ma part, je ne faisais aucune différence entre l'hiver, le printemps, l'été ou l'automne: toutes les saisons étaient aussi intéressantes les unes que les autres pour quelqu'un ayant l'habitude de résider dans une maison en fer-blanc. D'un autre côté, quand je voyais Mary Pétrie se faire secouer par les coups de vent, je me demandais jusqu'où son endurance tiendrait.

Je craignais aussi qu'elle finisse par se lasser. Elle se changeait plusieurs fois par jour et me dit qu'elle avait une tenue adéquate pour tout ce qu'elle entreprenait. En mon for intérieur, toutefois, je la soupçonnais d'essayer de couper la journée en segments plus courts.

Un autre signe d'ennui, c'était quand elle s'amusait à m'asticoter. D'ordinaire, je n'aurais

pas relevé, je sais apprécier la plaisanterie autant qu'un autre. Malheureusement, elle choisissait souvent d'évoquer mon projet avorté d'installation dans un canon. Elle avait l'air d'avoir deviné que c'était là un sujet sensible, mais au lieu de l'éviter, elle le remettait sans cesse sur le tapis.

Par exemple, elle me demanda un jour:

- Dis-moi, le canon dans lequel tu voudrais vivre...

- Oui, répondis-je, eh bien?

- Est-ce qu'il y aurait une rivière au fond?

- Possible.

- Parce que dans ce cas tu aurais besoin d'un canoë, non?

- C'est probable, oui.

- Mais tu n'as pas de pagaie.

- Non.

- Ce serait la galère, sans pagaie!

Elle fut prise alors d'une crise de fou rire, pendant que j'étais censé rester assis à sourire poliment. Comme je l'ai dit plus haut, je sais goûter la plaisanterie autant qu'un autre, mais je n'appréciais pas vraiment qu'elle mette tout le temps le canon sur le tapis. Pour éviter que cela se produise, j'essayai de trouver des moyens d'éviter qu'elle s'ennuie, et la solution qui se présenta à moi fut de lui proposer de l'accompagner dans ses promenades. Nous tentâmes l'expérience une fois, pour nous apercevoir que nous ne marchions pas à la même vitesse. J'arrivai à la maison environ une demi-heure avant elle, alors nous prîmes la décision de ne pas recommencer.

- De plus, ajouta-t-elle, la raison de ces promenades, c'est de m'éloigner de toi un

moment.

Tôt un matin, je pris conscience qu'on tambourinait doucement. J'étais au lit, à moitié endormi, à écouter le bruit du vent et à me demander quel volume de sable s'était accumulé pendant la nuit. D'abord, je ne remarquai rien, parce que le bruit se fondait presque dans le concert habituel que provoquait la maison.

Presque, mais pas tout à fait.

La différence, avec ce tambourinage, était sa haute qualité rythmique, si différente de celle des assauts légitimement désordonnés des éléments. Comme pour le prouver, une rafale de vent particulièrement violente frappa les murs et acheva de me réveiller. Quand elle fut passée, je m'aperçus d'un changement dans le bruit de tambour. À présent, le rythme s'était soudain accéléré. Puis il s'interrompit d'un coup.

A ce moment-là, Mary Pétrie remua un peu, et draps et couvertures haussèrent. Le temps qu'elle s'immobilise, le bruit avait repris. A première vue, il venait d'en bas. Je me mis à soupçonner une bouilloire ou une casserole vide restée sur le poêle qui se dilatait sous l'effet de la chaleur. Mais si elle était restée là toute la nuit, le fond aurait complètement fondu à l'heure qu'il était, pas vrai? De toute façon, le son n'était pas assez net pour ça. Il était à la fois plus doux et plus sourd. Je l'écoutai une minute de plus, et pendant ce temps le rythme changea encore deux fois.

Puis Mary Pétrie s'éveilla et dit:

- Il pleut?
- Non, répondis-je.
- Alors qu'est-ce qui tambourine comme

ça?

- Sais pas,

- Pourquoi tu ne vas pas voir ce que c'est?

- Je pourrais, c'est sûr, mais je suis bien ici. Quelques secondes s'écoulèrent. Le bruit persistait.

- Vas-y, me poussa-t-elle. C'est peut-être quelque chose de grave.

À contrecœur, je m'extirpai du lit, enfilai quelques vêtements et me dirigeai vers la porte. À mi-chemin, je fus pris d'un doute. N'avais-je pas déjà entendu ce tambourinage quelque part? Je m'arrêtai et tendis à nouveau l'oreille. Le son était maintenant bien plus énergique, et mes soupçons s'affermirent. Je continuai de descendre l'escalier, avec plus de discrétion. En catimini, je fis glisser les verrous en haut et en bas de la porte. Puis, très doucement, je l'ouvris de cinq centimètres environ. Par l'entrebâillement, je découvris Steve Treacle, accroupi au coin de la maison, tapotant sur le mur avec les jointures de ses doigts. La tâche l'absorbait entièrement, la tête baissée à côté de la main, et il ne me remarqua pas. J'ouvris la porte un peu plus. Quelques pas derrière lui, le col relevé pour se protéger du vent, se tenait Philip Sibling. Il observait le manège de Steve avec une expression de lassitude sur le visage. Je réussis à croiser son regard, et il hocha la tête d'un air résigné. Je mis mon doigt sur mes lèvres. Il acquiesça du menton. Je refermai la porte. Je me dirigeai sur la pointe des pieds à l'endroit du mur correspondant à la position de Steve.

Je lui laissai quelques secondes de

tambourinage supplémentaire, puis je frappai
fortement le mur avec un marteau.

Un cri strident retentit.

6

Chaussé de mes bottes, je sortis pour accueillir mes invités cérémonieusement. Steve se tenait maintenant à deux mètres de la maison, une expression de surprise sur le visage.

- Ça t'a fait sursauter, n'est-ce pas?
- Oui, répondit-il.
- Eh bien, pourquoi ne frappes-tu pas à la porte comme tout le monde?
- J'essayais de te réveiller petit à petit, par paliers.
- Technique testée et confirmée, ajouta Philip. Ils étaient tous deux vêtus d'un gros manteau identique, mais ils avaient quand même l'air frigorifié.
- J'ai bien envie de ne pas vous proposer d'entrer, remarquai-je. Et n'oubliez pas de vous essuyer les pieds.
- C'est le dernier règlement? demanda Steve.
- Oui, dis-je. Le régime est entièrement nouveau ici.

Cela faisait un bon moment que je n'avais vu ni Steve ni Philip, c'était agréable de renouer les relations. Cependant, j'étais étonné qu'ils soient arrivés ensemble. Je me souvins que Simon Painter avait évoqué leur amitié nouvelle, mais, à vrai dire, j'avais pensé qu'il prenait ses désirs pour des réalités, puisque ça collait parfaitement avec son idée selon laquelle tout le monde était copain avec tout le monde. Ce à quoi je m'attendais le moins, c'était de recevoir la visite conjointe de deux individus que j'avais

toujours considérés comme des solitaires.

De plus, j'avais remarqué que Steve faisait partie de ceux qui, à la longue, mettent la patience de n'importe qui à l'épreuve. Il avait une façon d'agir personnelle en toute occasion, même pour s'annoncer chez moi. Franchement, j'étais très étonné que Philip pût supporter sa compagnie. Et maintenant ils se déplaçaient ensemble comme un couple de vieux potes. Même leurs manteaux étaient identiques.

La raison pour laquelle le tambourinage me paraissait familier était bien sûr que je l'avais déjà entendu chez Steve. Il lui était quasi impossible de rester tranquille, et il n'arrêtait pas de pianoter sur la table ou n'importe quelle surface à proximité. La dernière fois que je lui avais rendu visite, c'était pour récupérer le sucre qu'il m'avait emprunté quelques mois auparavant et qu'il ne m'avait pas rendu. Il avait insisté pour que je reste un peu, et m'avait par conséquent rendu à moitié fou avec son tambourinage permanent.

Quand il s'interrompait, c'était pour s'agiter dans tous les sens afin d'apporter de prétendues améliorations à sa maison. Elle était similaire à la mienne sur bien des points, construite entièrement en fer-blanc, mais pour je ne sais quelle raison il n'en était jamais tout à fait satisfait. Par conséquent, il avait toujours en train un boulot à moitié terminé: des volets dans et hors de leurs gonds, la cheminée haussée ou raccourcie, les escaliers refaits. Lors de ma dernière visite, il se consacrait à l'installation d'une girouette sur le toit, tâche à laquelle je fus quelque peu associé. Je ne sais au juste combien de fois il m'a fallu lui tenir l'échelle

pendant qu'il grimpait effectuer des réglages, mais à la fin de la journée il n'était toujours pas content du résultat.

Une autre particularité de Steve qui me revint en mémoire, c'était qu'il avait tendance à laisser la porte ouverte longtemps, ce qui permettait au sable de pénétrer massivement à l'intérieur. Cela ne paraissait pas le moins du monde le gêner et il l'éparpillait partout dans la maison. Je savais que Mary Pétrie désapprouverait un tel laisser-aller, et, dès son arrivée, je pris bonne note de le tenir à l'œil.

Philip, quant à lui, était un type bien plus costaud, à qui on pouvait se fier pour garder les portes rigoureusement closes. Les rares fois où je me suis rendu chez lui, tout avait été hermétiquement calfeutré contre le mauvais temps. Je ne l'imaginai pas se disperser sur des projets bâclés comme les affectionnait Steve. Quoi qu'il en soit, tous deux avaient l'air de s'entendre comme larrons en foire, et je ne mis à aucun moment en doute leur amitié.

Pendant qu'ils s'installaient à la table, avec un Steve déjà à pianoter, je me demandai ce qu'ils étaient venus faire ici. Aucun des deux ne me devait quelque chose, ni moi à eux, et, autant que je sache, ce n'était pas dans leurs habitudes de rendre visite juste pour le plaisir de dire bonjour. C'était plus le genre de Simon Painter que le leur. Je ne voyais comme motif à leur venue qu'une faveur qu'ils auraient à me demander. Je décrétai cependant que le mieux à faire était de préparer le petit déjeuner et de laisser les choses suivre leur cours.

- La maison a belle allure, remarqua Philip en observant les lieux.

- Oui, répondis-je. Je fais en sorte qu'elle soit impeccable.

- Hmm hmm, murmura-t-il.

- On fera un nettoyage de printemps dès que le vent sera tombé.

- Hmm.

Ce n'était pas le plus loquace des individus.

- Et comment ça se passe chez toi, ces temps-ci?

- Comme d'habitude.

- Parle-lui de ta girouette, suggéra Steve.

- Ah, oui, dit Philip. J'ai une nouvelle girouette. Je crus une seconde qu'il allait s'étendre sur le

- sujet, mais non, il demeura silencieux. Pendant ce temps, son compère continuait de tambouriner sur la table. Une violente rafale de vent fit gémir la maison tout entière, suite à quoi ils lancèrent tous deux un coup d'œil en haut des marches. Ils se tournèrent ensuite vers moi avec une expression d'attente, et je compris enfin pourquoi ils étaient venus.

- Tout va comme vous voulez? leur demandai-je en souriant.

- Oui, oui, répondit Steve. Très bien.

- Bon, dis-je. Je lance le petit déjeuner. Faites comme chez vous.

- Merci.

La préparation me prit une vingtaine de minutes, pendant lesquelles des pas légers se firent entendre à l'étage. Je fis cependant celui qui ne s'en apercevait pas.

Quand le repas fut presque prêt, je demandai, l'air de rien:

- L'un d'entre vous aurait-il l'amabilité de dresser la table?

- J'y vais, dit Steve en bondissant presque sur ses pieds.

Il alla chercher des couverts sur l'égouttoir puis hésita un long moment.

- Je mets la table pour combien de personnes? finit-il par demander.

- Trois, bien sûr, répondis-je. Pourquoi?

- Personne ne va se joindre à nous, alors?

- J'en sais rien.

Ah... euh, d'accord.

- Mais tu peux mettre un couvert supplémentaire si tu veux, au cas où.

- Bon, très bien.

Il s'affaira autour de la table et elle fut prête en un clin d'oeil. Puis je servis le petit déjeuner et nous commençâmes à manger.

- On ne peut pas savoir, fis-je en montrant la place vide du menton. Parfois elle vient, d'autres fois non.

- J'avais à peine terminé ma phrase que je remarquai que le regard de mes deux invités s'était tout à coup tourné vers l'escalier, et Mary Pétrie ne tarda pas à nous rejoindre.

- Ha, ha! dis-je. Quelle bonne surprise!

- Sans prononcer une parole, elle passa derrière ma chaise et me frappa violemment l'arrière du crâne. Puis, dans le silence de mort qui suivit, elle se versa une tasse de café et remonta à l'étage.

- C'est une amie à toi? demanda Steve à voix basse.

- Oui, répondis-je sur le même ton. Ça fait quelques mois maintenant qu'elle est là.

C'est ce qu'on nous a dit.

- Simon Painter?
- Oui, dit-il. Elle fait ça souvent?
- Non. C'est la première fois.
- Eh bien moi, je ne pourrais pas

supporter ça.

- Ah bon?
- Certainement pas, non.
- Moi non plus, dit Philip.

Je considérai les deux hommes assis à ma table, ces deux hommes qui avaient l'un et l'autre passé ces dernières années dans la solitude d'une maison en fer-blanc, et je me rendis compte qu'ils connaissaient encore moins les femmes que moi.

- Écoutez, dis-je. Reprenez du café, je vais monter et arranger ça.

- D'accord, répondit Steve. Mais fais attention. En haut, Mary Pétrie était assise sur le lit en train de feuilleter un de ses livres. Ils étaient restés dans sa malle car je n'avais pas encore eu le temps d'installer une étagère.

- Il s'agit de Steve Treacle et de Philip Sibling, dis-je.

- C'est ce que j'ai cru comprendre, répondit-elle sans lever les yeux.

- Tu ne veux pas venir les voir?
- Et pourquoi donc?
- Parce qu'ils sont venus spécialement pour te rencontrer.

- Je m'en fiche! s'écria-t-elle. Je ne suis pas ici pour être exhibée, tu sais!

- Chut! murmurai-je. Ils vont t'entendre.
- Ne me dis pas chut! Ils n'auraient pas dû frapper le mur avec un marteau.

- Ils n'y sont pour rien.

- Quoi?

À cet instant, on entendit s'ouvrir la porte et deux paires de pieds s'éloignèrent avant qu'elle se referme.

- C'est moi qui ai tapé sur le mur, expliquai-je. J'ai donné une leçon à Steve pour nous avoir réveillés.

- Eh bien, tu es aussi idiot qu'eux, alors. Elle avait légèrement baissé de ton.

- Vas-tu descendre les voir? tentai-je.

- Non, dit-elle. Je ne suis pas d'humeur.

- Ils vont être très déçus.

- Demande-leur de revenir une autre fois, et qu'ils frappent à la porte comme il faut.

- D'accord.

Je fonçai en bas pour les rattraper, pensant qu'ils avaient pris la mouche et qu'ils étaient partis. Quand je sortis, cependant, Steve était en train de pelleter le sable et Philip l'observait.

- Désolé, dis-je. C'est arrangé, maintenant.

- Hmm hmm, murmura Philip.

- Elle a dit que vous êtes les bienvenus, mais aujourd'hui, ça ne tombe pas très bien, si ça ne vous embête pas.

- Non, non, dit Steve. Ça ira. Je finis juste de déblayer le sable et nous nous en allons.

- Je peux m'occuper du sable moi-même, dis-je. Ne t'embête pas avec ça.

- Pas de problème, répondit-il. Détends-toi, j'en aurai terminé en un rien de temps.

Ils réapparurent tous deux une semaine plus tard, et cette fois-ci ils se présentèrent avec des cadeaux. Arrivant à une heure civilisée au

milieu de la matinée, ils frappèrent doucement à la porte et attendirent d'être invités à entrer.

Ce fut grâce aux cadeaux, semblèrent-ils croire, que Mary Pétrie les accueillit aimablement, s'informa de leur santé et leur proposa de prendre place à table. Ds ne se doutaient pas que j'avais passé toute cette période à lui mettre dans la tête qu'ils étaient parmi les types les plus épatants que j'aie jamais rencontrés, et que par conséquent il ne fallait pas qu'elle les traite trop sévèrement. Ils n'avaient pas idée des éloges dont je les avais couverts, ni des efforts déployés pour la faire rire avec les récits hilarants de leurs différents exploits. Elle s'était peu à peu prise de sympathie pour eux, par procuration, et quand je lui rappelai qu'ils portaient tous deux le même manteau, elle reconnut qu'ils lui avaient l'air d'être «assez mignons». Pour tout dire, concéda-t-elle finalement, elle se réjouissait d'avance de les revoir. Les cadeaux, s'ils avaient su le vrai, n'étaient que le sucre glace sur un gâteau que j'avais déjà préparé.

A ma grande consternation, nous reçûmes de Philip une pendule tandis que Steve nous gratifia d'une girouette. Elle était identique à celle du toit de sa propre maison, et il sortit peu après pour voir s'il y avait un endroit qu'il pourrait me conseiller pour son installation. Philip se joignit à lui.

- Je ne veux pas de girouette, dis-je une fois qu'ils furent hors de portée de voix. J'habite ici depuis assez longtemps pour savoir d'où vient le vent sans avoir à regarder. Il souffle ouest-sud-ouest la plupart du temps et ça ne varie presque jamais. À quoi me servira une

girouette, avec un vent dominant?

- Moi, je trouve que c'est très gentil de sa part, répliqua Mary Pétrie. Et la pendule de Philip!

- C'est encore pire.

- Pourquoi donc?

- Tu sais bien que je n'aime pas les pendules.

- Oh, arrête avec ça! Dis donc, tu m'as demandé d'être gentille avec eux, et je m'y efforce, et maintenant c'est toi qui te montres grossier à propos de leurs cadeaux. Allez, secoue-toi!

- D'accord, mais pourquoi les gens vous font toujours cadeau de choses prétendument utiles alors qu'en fait-elles ne le sont pas?

- Je ne sais pas, répondit-elle. Ce sont tes amis. À ce moment, nous entendîmes des bruits de pas au-dessus de nous.

- Formidable, dis-je. Ils sont sur le toit, maintenant.

Voici précisément le genre de comportement que j'aurais préféré qu'ils évitent, au moins pour leur première visite officielle. Après la fois précédente, j'aurais pensé qu'ils essaieraient de bien se tenir, et à présent ils trouvaient le moyen d'escalader le toit une demi-heure à peine après leur arrivée! Je suppose que c'était là le résultat de nombreuses années de vie solitaire. Steve et Philip étaient libres d'agir à peu près à leur guise chez eux, et ils ne pouvaient pas concevoir le type de vie à laquelle j'étais lentement en train de m'habituer. S'ils persévéraient, il se pourrait qu'ils soient moins que bienvenus.

- C'est ce que j'ai remarqué avec tes

amis, dit Mary Pétrie. On ne sait pas pourquoi, tous, ils adorent monter sur notre toit.

C'était la première fois que je l'entendais qualifier le toit de «notre».

- Enfin, j'espère qu'ils ne vont pas l'abîmer, observai-je. Ce toit n'est pas conçu pour qu'on marche dessus.

Nous sortîmes et découvriâmes nos deux invités haut perchés et pas particulièrement en sécurité.

- Que faites-vous là-haut? demandai-je sur le ton le plus aimable dont j'étais capable.

- Simplement une reconnaissance, répondit Steve. Il y a quelques bons points de fixation. Nous essayons de trouver le meilleur.

- Faites attention, d'accord? cria Mary Pétrie.

Je dois avouer qu'elle se donnait du mal pour être aimable. Elle paraissait sincèrement inquiète pendant que les deux intrépides s'aidaient mutuellement à descendre de l'avant-toit, trouvaient des points d'appui sur les volets, puis quand ils se laissèrent enfin tomber à terre.

- Il nous faudrait une échelle pour faire le boulot convenablement, dit Philip. Tu en as une?

- Non, répondis-je. Malheureusement pas.

- Pourtant tu es déjà monté sur le toit, pas vrai?

- En fait, pas du tout, non.

- Jamais monté sur le toit?

- Il paraissait très surpris.

- Non.

- Donc tu ne sais pas qu'on voit la maison de Simon Painter de là-haut?

- Oh, si. Ça, je le sais, il me l'a dit.
- On peut aussi entendre sonner sa cloche, ajouta Mary Pétrie.
- Dommage que personne ne l'ait entendu appeler à l'aide, dit Steve. Tu sais qu'il a été bloqué cinq jours par le sable?
- Ah bon?
- Oui, et si nous ne l'avions pas secouru, il y serait encore.
- Mince alors, je l'ignorais.
- Pauvre Simon! dit Mary Pétrie. Comme s'il n'avait pas assez de problèmes comme ça.

Je lui jetai un regard en me demandant quels pouvaient être ces autres problèmes. En ce qui me concernait, ce n'était pas: «Pauvre Simon!», mais: «Je te l'avais bien dit!»

Je n'avais pas arrêté de répéter que sa porte ne s'ouvrait pas dans le bon sens et qu'il allait se faire enfermer s'il n'y prenait pas garde, mais personne ne m'avait écouté. Même chez moi, on m'empêchait d'aborder le sujet! À présent, cependant, tout le monde était en train de compatir avec Simon comme si son destin n'avait pas été tout entier entre ses mains.

7

Nous parlions encore de Simon Painter cet après-midi-là quand nous passâmes à table pour le thé. Il apparut au détour de la conversation qu'il avait décidé de baptiser sa maison Feu du sable, et qu'à présent une plaque ornait le mur extérieur.

- pourquoi a-t-il voulu donner un nom à sa maison? Demandai-je.

- -À ma connaissance, il n'y a pas de raison particulière, répondit Steve. Je crois qu'il en aime la sonorité, c'est tout

- Faut reconnaître que c'est joli, dit Mary Pétrie.

- En effet, admis-je. Ce qui n'empêche que je ne vois pas l'utilité de donner un nom à sa maison.

- Je crois que c'est à cause de Michael Hawkins, observa Philip.

- Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans, celui-là?

- Eh bien, apparemment, Simon s'est rendu là-bas à plusieurs reprises maintenant et il est très fortement influencé par Michael.

Aussitôt, je sentis la moutarde me monter au nez.

- Qu'est-ce que tu attends par là-bas? demandai-je,

- C'est que Michael habite plus loin qu'aucun d'entre nous, pas vrai? dît Philip en haussant les épaules.

- Mais non, pas du tout! dis-je. Nous vivons tous à l'écart, comparé à la plupart des gens!

Je me rendis compte que je venais de hausser le ton, et que tous les trois m'observaient d'un air étonné. Je fis un effort pour m'exprimer calmement.

- Quoi qu'il en soit, qu'est-ce que c'est que cette histoire d'influence sur Simon?

- C'est à cause de la façon de vivre de Michael, dit Steve. Il mène un genre d'existence parfaite, très simple, dans une maison construite entièrement en fer-blanc, et il passe son temps à faire des tas de choses intéressantes.

- Comme?

- Par exemple, le matin, il se lève tôt pour contempler le lever du soleil.

- On peut faire ça ici, dis-je.

- Je sais, répondit Steve. Mais, d'après Simon, c'est différent,

- Il songe à déménager, ajouta Philip.

- Quoi? Pour se rapprocher de ce type, Michael Hawkins?

- Apparemment, oui.

Je poussai un soupir et hochai la tête avec incrédulité.

- Moi, je trouve ça bien que Simon ait enfin trouvé un objectif, dit Mary Pétrie. Il n'y a rien pour lui par ici.

- Et qu'est-ce qui cloche avec par ici, exactement? demandai-je.

- Ce serait peine perdue de te le dire, répliqua-t-elle. Tu n'écoutes pas.

- Je suis d'accord avec Mary, dit Steve. Simon irait beaucoup mieux s'il prenait un nouveau départ. Il a juste besoin d'un petit coup de pouce, c'est tout.

- Quel genre de coup de pouce?

- Une incitation, tu vois, dit-il. Un pas dans la bonne direction.

J'avais du mal à croire ce que j'entendais. A mes oreilles, tout ce discours à propos d'«influence» et d'«incitation» s'apparentait à une trahison, ni plus ni moins. Qu'était-il arrivé, me demandais-je, aux existences libres que nous menions et aimions il y avait encore si peu? Est-ce que nous n'étions pas satisfaits de vivre comme nous l'avions choisi, au milieu de cette plaine aride et désertique? J'avais toujours cru que oui, mais je n'en étais plus si sûr maintenant. Ces derniers temps, semblait-il, la désaffection était apparue parmi nous.

J'étais aussi tracassé par quelque chose que je n'avais fait qu'entrevoir auparavant, à savoir que nous tous commencions à nous mêler de près aux affaires d'un autre. De bien trop près, à mon goût. Alors que nous étions assis tous les quatre à table, je pris tout à coup conscience que nous n'étions plus trois hommes et une femme en train de discuter des hauts faits d'un ami commun. Au lieu de cela, nous formions deux couples analysant ses problèmes. J'observai la pendule, depuis peu vissée au mur au-dessus de nos têtes, et compris que notre avenir en tant qu'individus touchait irrémédiablement à sa fin.

En attendant, il fallait s'occuper de choses plus terre à terre: l'installation de la girouette sur le toit. Une échelle était d'évidence nécessaire pour effectuer le travail correctement, et donc Steve se proposa pour aller chez lui et rapporter la sienne. Il fut convenu que Philip et lui passeraient la nuit avec nous et qu'ensuite il partirait seul tôt dans la matinée.

- Il va falloir que tu dormes en bas cette nuit, me dit Mary Pétrie pendant que nous choisissons les draps et les couvertures.

- Pourquoi ça? demandai-je.

- Eh bien, répondit-elle, qu'est-ce que ces deux-là penseraient de moi si je t'autorisais à sauter dans mon lit?

- Qu'est-ce qu'ils penseront de moi, sinon? protestai-je.

Mais je savais qu'il n'y aurait pas moyen de discuter. Sa décision était prise, et c'était comme ça. J'allais devoir passer la nuit entre Steve et Philip. D'accord, nous avons des lits séparés, mais quoi qu'il en soit nous étions assez serrés les uns contre les autres pour que l'on nous confonde sans peine avec trois sardines dans leur boîte.

Le lendemain matin, très tôt, je me levai et préparai le café pendant que Steve s'habillait. Puis nous prîmes place près du poêle, en écoutant le vent hurler dehors.

- Il n'a pas l'air de vouloir faiblir, dit-il à voix basse.

- En fait, il ne s'arrête jamais tout à fait, lui rappelai-je. Il se pourrait bien qu'il souffle tout le printemps et tout l'été, si ça se trouve.

- J'espère pas, répondit-il. Philip et moi envisageons de sortir un peu plus cette année.

- Sortir où ça?

- Eh bien, nous avons dans l'idée de nous balader par-ci par-là, en commençant par une visite à Michael Hawkins.

- Vous aussi?

- Oui, pourquoi pas?

- Non, pour rien, dis-je. Faites comme bon vous semble.

- Tu as quelque chose contre Michael Hawkins?

- Bien sûr que non.

- Tu devrais lui donner une chance avant de le juger.

- Oui, d'accord. Tu as probablement raison.

Peu après, Steve termina son café, enfila son manteau et s'en alla. Je retournai me coucher mais je ne .sais pas pourquoi, je fus incapable de me rendormir. Alors que le sable criblait le mur extérieur, je restai dans mon lit à penser à ce qu'il m'avait dit Peut-être avais-je été injuste envers ce Michael Hawkins. Après tout, je n'avais même jamais rencontré le bonhomme. Alors que l'aube pointait, je pris la résolution d'essayer de l'oublier et de m'occuper de mes propres affaires. Par conséquent, je m'habillai, empoignai la pelle et passai deux heures agréables à déblayer le sable. Puis je rentrai, pris mon petit déjeuner et attendis le retour de Steve.

Il fit son apparition vers midi. Il était un peu trop tôt pour le déjeuner, mais comme il s'était levé avant l'aube, Mary Pétrie proposa de lui dégoter quelque chose à manger pendant que Philip et moi installerions la girouette. Ces dispositions étaient excellentes, et tout aurait dû se dérouler comme sur des roulettes si Steve s'était montré moins impétueux. Le problème, c'était qu'il se considérait comme une sorte de spécialiste du montage de girouette, ayant posé lui-même la sienne, ainsi que celle de Philip. Ce qui fait qu'en plein milieu de son déjeuner, il fonça hors de la maison pour nous donner des conseils. Je savais que cela n'enchanterait

guère Mary Pétrie, mais je ne me sentais pas autorisé à lui ordonner de rentrer. De plus, j'étais pleinement occupé à maintenir l'échelle pour Philip.

- L'axe doit être super vertical! cria-t-il. Sinon ça ne marchera pas !

- Très bien! répondit-on du toit. Et si tu rentrais terminer ton repas?

- Et assurez-vous qu'elle tourne facilement!

- Très bien!

À cet instant, je vis apparaître Mary Pétrie dans l'encadrement de la porte, une expression indignée sur le visage. Je me rendis alors compte que Steve avait laissé la porte grande ouverte. Du sable avait déjà commencé à se faufiler dans la maison, et Mary Pétrie s'empara du balai et s'employa gauchement à l'évacuer. Du pied de l'échelle où j'étais placé, il me semblait que la journée aurait pu encore bien tourner si Steve, était rentré et s'était excusé pour son absence. À la place, il décida de prendre la direction des opérations, saisit le balai des mains de Mary Pétrie et s'attaqua au petit amoncellement de sable.

- C'est évident que vous n'avez jamais balayé auparavant, dit-il.

Les yeux de Mary Pétrie lancèrent instantanément des éclairs.

- Fichez-moi la paix avec vos «évidence»! hurla-t-elle. Je ne veux pas que le sable vole partout!

- Il n'y paraîtra plus quand j'aurai déblayé tout ça! répondit Steve en redoublant d'ardeur, à tel point que le sable s'envola.

- Arrêtez!

- Tiens bon, Philip! criai-je en délaissant l'échelle et me précipitant vers la porte.

Je pris le balai des mains de Steve au moment où Mary Pétrie rentrait et grimait à l'étage, le visage rouge de colère.

- C'est réussi, chuchotai-je. Pourquoi ne t'es-tu pas contenté de rester à table?

- Un peu hystérique, non? répondit-il.

- Ne parle pas si fort!

- Je lui montrais simplement comment on balaye.

- Stop! lui fis-je d'un ton brusque. Ça suffit!

Je pris Steve par le bras et le fis asseoir à table pour qu'il termine son repas. Puis je retournai dehors pour tenir l'échelle de Philip qui se plaignait bruyamment du haut du toit. Installer convenablement la girouette nous prit encore une demi-heure, pendant laquelle Steve fit une apparition pour nous accorder son approbation solennelle. Puis Philip descendit l'échelle et nous réintégrâmes tous la maison pour nous réchauffer un peu. Pendant ce temps, Mary Pétrie resta en haut à ruminer en silence.

Tous les trois, nous nous assîmes à table pour prendre le café, en parlant calmement et la plupart du temps à voix basse. Steve et Philip paraissaient comprendre qu'il leur faudrait partir assez vite pour me permettre d'arranger les choses. De temps en temps, l'un d'entre d'eux levait les yeux vers le plafond et grimaçait comme s'il avait craint qu'un mauvais coup lui tombe dessus. Mais pour dire la vérité, ils n'avaient pas idée de la gravité de la situation.

Finalement, tard dans l'après-midi, ils prirent leur échelle et s'en allèrent. Je les

accompagnai quelques centaines de mètres. Peu de mots furent échangés pendant ce court trajet, mais je remarquai que leurs pas devenaient plus légers à mesure qu'ils s'éloignaient de la maison.

- Bon, je vous laisse maintenant, dis-je enfin. A un de ces jours.

- D'accord, répondit Philip. Porte-toi bien.

Je leur serrai la main à tous deux, avec une pression supplémentaire à celle de Steve pour faire bonne mesure. Puis je me dirigeai vers la maison pour affronter la tempête. Tout allait être ma faute, bien entendu, je le savais.

En ouvrant la porte, je découvris Mary Pétrie juchée en haut des marches.

- Bien, dit-elle. À partir de maintenant, tous tes amis sont interdits de séjour.

- Tous?

- Oui.

- Pour combien de temps?

- Pour toujours.

À ce moment-là, bien sûr, je m'étais résigné à des sanctions, de quelque nature qu'elles fussent. J'acceptai la sévérité du jugement sans rechigner, sachant que tout cela se tasserait d'ici une semaine ou deux. Il était impossible à Mary Pétrie d'appliquer le bannissement permanent de mes amis et connaissances, c'était évident, et il me suffisait de courber l'échiné jusqu'à ce que les incidents de la journée soient oubliés. De plus, pensai-je, ce ne serait pas plus mal d'éviter toutes ces allées et venues à la maison, devenues endémiques ces derniers temps, et incontrôlables.

En fait, c'était là l'occasion de revenir à la situation antérieure. Avec de grandes démonstrations de pénitence, je nettoyai avec soin tout le sable de la maison, fermai la porte et m'installai confortablement pour quelques instants de relative tranquillité. Je ne m'aventurai pas à l'étage cette nuit-là, mais dès le lendemain, nous avons repris langue librement. En fin d'après-midi, Mary Pétrie et moi sortîmes pour admirer la nouvelle girouette, laquelle, elle en convint, avait belle allure. Je ne fis pas de remarque sur son inutilité ni sur le vent qui ne montrait aucun signe de répit. À la place, je jouai la partition à laquelle je commençais à m'habituer, à savoir qu'un homme reste maître chez lui tant qu'il obéit à toutes les règles.

Une semaine s'écoula sans incident. Puis une autre. Puis, un matin, on frappa à la porte. C'était Simon Painter, et il était au bord des larmes.

- Peux-tu venir m'aider? dit-il. Quelqu'un a mis ma maison en morceaux.

8

Il faisait peine à voir ainsi, dans l'encadrement de la porte, le sac de voyage à la main. Il paraissait fatigué, comme s'il avait marché plusieurs heures, et des traces de sable rouge maculaient ses vêtements.

- Comment ça, «en morceaux»? demandai-je.

- Elle a été démontée morceau par morceau, répondit-il. Il ne reste plus qu'un tas de tôles, maintenant. Qu'est-ce que je vais faire?

Il était manifestement très désespéré.

- Désolé, Simon, dis-je. J'aimerais bien t'aider mais je n'ai pas le droit de recevoir mes amis.

- Ne raconte pas n'importe quoi, fit Mary Pétrie en me poussant de côté. Rentrez donc vous réchauffer, Simon, nous allons vous servir le petit déjeuner.

- Oh, merci! C'est vraiment gentil.

- Qu'est-ce que tu ferais, si ça t'arrivait? siffla-t-elle après qu'il fut entré.

- J'obéis aux ordres, c'est tout, dis-je en haussant les épaules.

Elle l'installa aussitôt à table devant une tasse de café fumant, et dès qu'il eut recouvré ses esprits, il nous raconta ce qui était arrivé.

- Je ne sais pas si vous en avez entendu parler, commença-t-il, mais j'ai séjourné à plusieurs reprises chez Michael Hawkins ces derniers temps.

- Oui, répondit Mary Pétrie. On nous l'a dit.

Je compris, au regard qu'elle me jeta, que je n'avais pas droit à la parole.

- Alors voilà, je suis resté là-bas jusque tard la nuit dernière, continua-t-il. Je n'ai pas réussi à m'en arracher avant les petites heures, mais la lune était pleine. Vous avez regardé la lune?

- Non.

- Elle était magnifique, très brillante, alors j'ai choisi de rentrer chez moi au clair de lune. On fait des choses comme ça chez Michael: se lever tôt, veiller tard, c'est la vie de tous les jours, là-bas.

Il s'interrompit et inspira profondément. Suivit un soupir.

- Quoi qu'il en soit, en approchant, je m'attendais à voir la silhouette de la maison apparaître devant moi, mais il n'y avait rien. C'était l'aube quand je suis arrivé à l'endroit où elle aurait dû être: il ne restait plus qu'une grande pile de tôles, avec le drapeau par terre à côté.

- Et qu'est devenu le ballon?

- Ils l'ont dégonflé.

Comme il paraissait à nouveau au bord des larmes, Mary Pétrie passa un bras autour de ses épaules et dit:

- Voyons, voyons, vous allez rapidement la remonter.

- Je ne sais pas comment faire, gémit-il.

- Eh bien, nous allons vous aider, pas vrai? Elle me lança un regard insistant, et je compris que je n'allais pas chômer les jours à venir.

- Oui, bien sûr, dis-je. Prenons un bon petit déjeuner et nous irons voir ce qu'il faut

faire.

Pour dire le vrai, lorsque nous fûmes prêts à partir, j'en étais venu à considérer le projet avec beaucoup de plaisir. Le passe-temps allait être fructueux, pensai-je, assembler la maison de quelqu'un et gagner de ce fait sa reconnaissance éternelle. Bien entendu, quand Mary Pétrie avait dit que nous allions l'aider, c'est en réalité à moi qu'elle pensait. Pour sa part, elle était parfaitement ignorante en matière d'architecture de fer-blanc et n'aurait été d'aucune utilité. Certes, je n'y connaissais rien non plus, mais je supposais que la chose était assez rudimentaire.

Mary Pétrie nous dit au revoir après le petit déjeuner et déclara qu'elle ferait peut-être un tour plus tard pour voir comment nous nous en sortions. En attendant, elle aurait l'endroit pour elle seule, ce qui allait agréablement la changer. J'étais heureux de constater que Simon avait maintenant repris du poil de la bête, et, en approchant de chez lui, nous étions animés d'un certain optimisme.

Lequel s'évanouit au moment où nous découvrîmes l'énormité du chantier. Je m'étais attendu que le positionnement de chaque élément soit évident, mais quand nous nous trouvâmes confrontés à ce gigantesque tas de ferraille, je fus franchement stupéfait. Comment allions-nous pouvoir distinguer le toit des murs, l'arrière de l'avant et ainsi de suite? Les seules parties aisément identifiables étaient la porte, les volets et la cheminée, qui avait été mise de côté avec soin.

- On a fait preuve de délicatesse, notai-je alors que nous constations l'étendue des

dégâts. Le ballon a même été plié.

Il n'y avait à première vue pas trace de malveillance dans le démantèlement de la maison de Simon Painter. Je veux dire par là que celui qui aurait voulu la détruire aurait été mieux inspiré d'utiliser de la dynamite. À la place, on l'avait simplement mise en pièces et empilée. Un tas à part se révéla être constitué de ses affaires personnelles, emballées avec soin pour qu'elles ne s'abîment pas.

- Dis, tu n'as pas fermé ta porte à clé? Lui demandai-je en passant.

- Bien sûr que non, répondit Simon. Ce n'est pas la peine... d'habitude.

Je me rendis compte qu'il était tourneboulé, et je me dis donc que la meilleure chose à faire était de s'y mettre sur-le-champ afin de lui occuper l'esprit.

Mais par où commencer? C'était comme tenter de réussir un puzzle sans l'illustration du couvercle de la boîte.

- Nous aurions dû prendre la photo que tu m'as offerte, dis-je. Est-ce que tu en as une autre quelque part?

- Il y en a une sur le mur de la chambre à coucher.

- Au moins c'est un indice, dis-je. Nous allons commencer par là.

Je m'approchai du tas de tôles et me mis à le fouiller en quête de l'élément comportant une photographie. En mon for intérieur, cependant, j'avais conscience que la tâche était désespérée. Même si nous réussissions à mettre la main sur un morceau de la chambre, comment diable parviendrions-nous à bâtir autour le reste de la maison?

- Je suis désolé, je ne peux pas t'offrir de café, dit Simon. Le poêle ne fonctionne pas sans la cheminée.

- Ne t'inquiète pas, répondis-je. Pourquoi ne pas faire un feu à l'air libre? Ça nous réconforterait un peu.

- Plus de carburant, dit-il. J'ai passé tellement de temps chez Michael dernièrement que je suis en rupture.

- Mince. Tout va mal, on dirait.

- En effet, oui.

- Hourra, dis-je, voici la cavalerie.

Dans le lointain, deux silhouettes avançaient vers nous et quand elles furent plus proches, je reconnus Steve et Philip. Puis, tout à coup, ils se mirent à courir.

- Ne touchez pas aux tôles! hurla Steve une fois arrivé à proximité. Chaque pièce est marquée.

- C'est bon! criai-je en retour. Nous en avons juste bougé deux ou trois!

Ils surgirent à toute allure et entreprirent de manipuler le tas jusqu'à ce qu'il ait retrouvé plus ou moins sa disposition antérieure. Pendant ce temps, Simon restait à les observer, muet de stupeur.

- Celui-ci et celui-là, c'est bon, dit Steve en se dirigeant vers les derniers éléments. Mais en voici un qui doit être là au-dessus.

Philip et lui hissèrent un long panneau de tôle sur la pile, puis ils se retournèrent et regardèrent Simon d'un air satisfait.

- Et voilà le travail, lança Steve. Tout prêt à être transporté.

- Transporté où? demanda Simon.

- Vers chez Michael Hawkins, bien sûr.

- Tu veux dire, transporter ma maison là-bas?

- Oui.

- Ah... je vois.

Simon eut une réaction intéressante, car au lieu d'exploser de rage contre l'outrecuidance de Steve et Philip, il ne fit que cligner des yeux pendant que l'idée faisait son chemin.

- S'agit-il de «l'incitation» dont vous parliez l'autre jour? leur demandai-je. Le «coup de pouce»?

- Ouais, dit Steve.

- Et vous n'avez jamais songé à consulter Simon d'abord?

- Nan.

- C'est vrai que nous aurions dû, remarqua Philip. Maintenant que j'y pense.

- Non, c'est très bien, dit Simon, brisant tout à coup son mutisme. C'est formidable, ce que vous avez fait là, me placer sur une voie que j'aurais dû prendre depuis longtemps. Merci à vous deux! Oui, je vais déménager. Je bâtirai la maison à quelques centaines de mètres de celle de Michael.

À ce moment-là, j'ai trouvé sage de ne pas exprimer mon opinion sur le sujet. Il n'empêche que je fus étonné de la facilité avec laquelle Simon acceptait les faits. Il avait été pratiquement expulsé par une paire de voisins bienveillants, et il en parlait comme si c'était son destin. J'avais déjà remarqué qu'il prenait un ton solennel chaque fois qu'il parlait de Michael Hawkins. Maintenant, semblait-il, il était prêt à tout miser sur leur amitié.

- Comment vas-tu faire pour transporter ça? demandai-je.

- Facile, répondit Steve. Nous emporterons un élément à la fois.

Philip et lui avaient apparemment mijoté leur coup depuis un bon moment. Ayant appris que Simon s'absenterait deux ou trois jours, ils étaient arrivés dès son départ. Puis tous deux avaient fait le tour complet de la maison, marquant à la craie chaque élément avant le démantèlement afin qu'il soit facile de la remonter. Ça leur avait pris deux jours. La veille, après avoir terminé le travail tard dans la soirée, ils avaient fait un saut chez Philip pour manger un morceau et dormir, dans l'idée de retourner chez Simon et l'y attendre. Le fait est que celui-ci avait préféré faire le trajet de nuit et qu'il était rentré plus tôt que prévu, d'où son état éperdu quand il avait débarqué chez moi.

- Toutes les marques de craie correspondent, expliqua Steve. Tant que les éléments restent dans l'ordre, on peut remonter l'ensemble en un clin d'oeil.

- Nous nous y mettons quand? demanda un Simon impatient.

- Quand tu veux.

Pendant que les trois autres se consultaient pour mettre l'expédition sur pied, je m'approchai et jetai un œil négligent aux marques de craie. Effectivement, chaque morceau de la maison portait une inscription, comme TD, GT ou FD. Tout cela n'avait pour moi ni queue ni tête, mais Steve devait avoir élaboré un mode d'assemblage, je renonçai donc à pousser davantage l'enquête.

Pendant ce temps, ils étaient convenus de lever l'ancre immédiatement avec les premières pièces. Simon avait réfléchi à un site possible

où bâtir sa nouvelle maison, et il estimait que ça prendrait cinq heures pour s'y rendre.

- Nous pourrons loger chez Michael cette nuit, dit-il. Et puis nous reviendrons demain prendre les morceaux suivants.

- Si nous passons par chez moi, nous pourrons nous arrêter manger en chemin, proposa Steve. (Il me regarda.) À moins, bien sûr, que tu préfères ta propre cuisine?

- Qu'est-ce que tu veux dire par là?

- Eh bien, si tu veux d'abord faire un saut chez toi, nous t'attendrons.

Je compris à ces mots qu'ils supposaient que j'allais les accompagner, ce qui n'était pas le cas, bien entendu. De mon point de vue, c'était une chose que se porter volontaire pour aider quelqu'un à résoudre une petite difficulté locale, c'en était une autre que de passer plusieurs jours à déménager une maison en fer-blanc à l'autre bout du pays.

- Je ne viens pas avec vous, en fait, dis-je. Je reste ici et je vais plutôt faire office de vigie.

- Vigie? demanda Steve.

- Oui, tu vois, je surveillerai les pièces pendant que vous êtes absents. Empêcher qu'on les vole, ce genre de chose.

- Il n'y a personne d'autre que nous, répondit-il. Qui pourrait les voler?

- Eh bien, elles peuvent être emportées par le vent.

- Bon, dit-il. Si ça ne t'intéresse pas, ce n'est pas grave.

Il rejoignit les autres sans ajouter un mot et me laissa légèrement embarrassé. Un conciliabule entre eux trois s'ensuivit pendant

qu'ils se préparaient au voyage imminent. Ils partirent peu après en emportant chacun un élément de la maison en fer-blanc.

Personne ne me dit au revoir. Pas même Simon.

Je restai là un long moment après leur départ, peu disposé à laisser la pile sans surveillance. Je savais aussi bien qu'eux que c'était inutile, car, comme l'avait fait remarquer Steve, il n'y avait personne d'autre que nous dans les environs. Je me sentis malgré tout obligé d'assurer chaque chose. Je dénichai un rouleau de corde dans les affaires de Simon et m'en servis pour arrimer les différentes pièces. Ce qui, j'en étais persuadé, les protégerait du vent. Puis, après avoir vérifié qu'il ne restait plus rien à faire, je pris le chemin de la maison. À mi-chemin, je rencontrai Mary Pétrie. Elle avait un panier à la main.

- Voilà qui a été vite fait, dit-elle. Tu as déjà tout remonté?

- Pas vraiment, répondis-je. Il a décidé de déménager.

Le panier contenait une thermos de café, accompagnée de gâteaux qu'elle avait apportés pour nous remonter. Je lui racontai ce qui s'était passé et comment ils étaient partis sans me dire au revoir.

- Allons, remarqua-t-elle, au moins je suis toujours là, non?

C'était une façon de voir les choses, bien sûr, mais pendant que nous cheminions vers la maison, je ne pouvais m'empêcher de penser que je risquais de ne plus jamais revoir mes amis. C'est vrai, ils avaient peu de raisons de me rendre visite. Ces pensées me trottèrent dans la tête cette nuit-là. Le lendemain matin, je pris la résolution de me rendre chez Simon

Peindre tous les jours avec un panier de provisions pour eux trois. Ils sauraient ainsi qu'ils n'étaient en aucun cas oubliés, même s'ils étaient partis. Cependant, je ne pouvais me résoudre à me retrouver face à face avec eux. Non pas que je me sois senti honteux de ne pas participer au déménagement. C'était seulement qu'il me semblait que je ne saurais pas quoi leur dire. Par conséquent, je décidai de ne pas m'y rendre avant la fin de l'après-midi, heure à laquelle j'estimais qu'ils seraient venus et repartis.

Effectivement, quand j'arrivai chez Simon environ une heure avant le crépuscule, la première chose que je remarquai fut que trois éléments de plus avaient été emportés. Je fus heureux de constater qu'ils avaient utilisé la corde pour arrimer le restant de la pile, comme je l'avais fait, mais sinon, il n'y avait aucun signe de passage. Je m'assurai que tout était en sécurité, puis je déposai le panier de ravitaillement bien en vue.

Quand j'y retournai le lendemain, la pile s'était à nouveau réduite de trois éléments. Je fus toutefois déçu de découvrir que la thermos de café était intacte. Seuls les gâteaux étaient partis.

- Peut-être que le café était froid, suggéra Mary Pétrie quand je lui en fis part.

Évidemment, pensai-je, quel imbécile j'étais! Je modifiai alors mes livraisons: je les effectuais tôt le matin, puis je revenais l'après-midi pour récupérer le deux voyages aller et retour, mais je me sentis récompensé la première fois que je découvris qu'on avait bu le café et mangé les gâteaux.

Au fil des jours, je me rendis compte que ces excursions prenaient à mes yeux une importance grandissante. J'examinais soigneusement le tas de tôles pour voir quelles pièces avaient été emportées, et je regardais toujours s'ils n'avaient rien laissé derrière eux. Je devrais ajouter que je ne m'attendais à rien en particulier, mais je pensais pouvoir trouver de temps en temps un message qui m'aurait renseigné sur leur progression, ou peut-être un mot de remerciement. À la place, je trouvais seulement un panier vide. Il m'apparut bientôt que mes présents quotidiens étaient peu de chose comparés à la corvée que représentait le déménagement d'une maison tout entière, morceau par morceau. Néanmoins, mon intérêt ne faiblit pas pour autant, et se mit à tourner à l'obsession. Je commençai à entrevoir la méthode avec laquelle les pièces de fer-blanc avaient été marquées pour le réassemblage, et j'en pris bonne note par simple curiosité. Je compris, par exemple, que FD était l'abréviation de *face droite*, quand GT signifiait *gauche toit*. Plus je me familiarisais avec la codification particulière que Steve Treacle avait combinée, plus je la soupçonnais d'être vouée à l'échec. Mes doutes se confirmèrent quand je tombai sur un élément marqué TG. Quelle différence pouvait-on faire, me demandai-je, entre *toit gauche* et *gauche toit*?

Au bout de deux semaines, la pile avait bien diminué. Le café et les gâteaux disparaissaient invariablement, et invariablement je n'en recevais aucun remerciement. Pas découragé pour autant, je poursuivis mes visites. Ce qui n'alla pas sans

rapidement créer des problèmes domestiques. Mary Pétrie me faisait souvent remarquer qu'à son avis je passais beaucoup de temps dehors, et un après-midi, je l'invitai à se joindre à moi dans mon excursion. Ainsi pourrait-elle découvrir par elle-même ce qu'il y avait de si remarquable dans un tas de tôles, comme elle disait. Nous arrivâmes là-bas assez tard à cause de son allure, et elle ne fit rien d'autre que contempler en silence l'emplacement abandonné. C'était néanmoins la première fois qu'elle venait chez Simon Painter, et je me rendais compte que l'aspect minimaliste de sa maison ne signifiait rien pour elle. Je pensai donc qu'une explication s'imposait.

- Simon habitait pile à cet endroit, dis-je. La porte était ici, la cuisine là-bas, et le poêle dans ce coin. Tu ne trouves pas ça intéressant?

- Pas s'il est parti, non, répliqua-t-elle. Où est la cloche?

Une rapide recherche nous permit de la découvrir dissimulée au milieu d'autres affaires, comme la plaque *Feu du sable*, les carillons à vent et le drapeau enroulé. Je fis sonner la cloche, et quand elle entendit son timbre familier, ses yeux se remplirent de larmes.

- Comment se fait-il que tu te préoccupes autant de Simon tout à coup? m'apostropha-t-elle. Quand il vivait ici, tu n'arrêtais pas de le critiquer!

- Certes, mais en toute amitié, répondis-je.

- Tu ne t'es jamais comporté en ami avec lui!

- Si.

- Pas du tout! s'exclama-t-elle.

Maintenant il est parti et tu as tout ce que tu mérites!

Puis elle tourna les talons et rebroussa chemin à grands pas. Je voulais la rattraper pour découvrir quelle faute je venais encore de commettre, mais j'avais une ou deux choses à faire auparavant. Je comptai rapidement les pièces pour prendre la mesure de ce qui restait, je vérifiai ensuite la solidité de la corde, saisis le panier et m'élançai à sa poursuite.

Le chemin qu'elle avait parcouru en si peu de temps était remarquable. J'estimai à deux cents mètres la distance d'ores et déjà couverte, une belle performance si l'on tient compte qu'elle se plaignait un peu plus tôt de ne pouvoir aller plus vite! Elle marchait à une telle allure qu'on aurait pu croire qu'elle cherchait à mettre entre nous le plus de distance possible. Pour ma part, je n'avais pas l'intention de m'épuiser à lui courir après et je cheminai à mon pas habituel, sachant que j'allais finir par la rejoindre. Je mis en réalité plus de temps que prévu, et ce n'est qu'en arrivant en vue de la maison que je fus assez proche d'elle pour lui causer.

- Je mérite quoi, exactement? lui demandai-je.

- Tu mérites qu'on te laisse tout seul, répliqua Mary Pétrie.

- Pourquoi, parce que j'ai critiqué Simon Painter une fois ou deux?

- Ne mêle pas Simon à ça! dit-elle sèchement. Lui, au moins, il s'occupait des autres! Toi, tout ce qui t'intéresse, c'est ta personne et ta vilaine petite maison en fer-blanc!

Elle ne faisait pas mine de ralentir, elle accéléra, au contraire, en regardant droit devant. La maison était maintenant bien visible.

- Qu'est-ce qu'elle a de vilain? demandai-je.

- Tout est vilain! Regarde-moi ça! Posée au milieu de nulle part, à des kilomètres de quelqu'un d'autre!

- Mais c'est justement ce qui la rend parfaite!

- Tu en es persuadé, n'est-ce pas? dit-elle. Tu penses vraiment que tu mènes une existence enviable. C'est pour ça que tu n'arrêtes pas d'aller chez Simon: tu ne parviens pas à accepter qu'il ait pu songer à déménager. Oh non, il n'y a pas d'endroit meilleur que celui-ci, car voici le centre du monde! Tous les autres doivent se tromper! Comment peut-on ne pas souhaiter habiter une plaine froide, venteuse et désolée dans une vilaine petite maison en fer-blanc où l'on doit pelleter le sable tous les matins et verrouiller la porte pour l'empêcher de s'ouvrir à la volée?

Mary Pétrie s'arrêta tout à coup et se tourna vers moi.

- Je vais te dire pourquoi tu es ici, dit-elle. Tu es ici parce que tu t'imagines que ça fait de toi quelqu'un de différent. Tu t'imagines que la misérable petite vie étriquée que tu mènes, cet isolement que tu t'imposes, tout cela te rend plus intéressant que les autres. Ce n'est pas vrai? Hein? Tu es convaincu que s'ils en avaient l'occasion, ils habiteraient tous dans une maison construite entièrement en fer-blanc. Tu ne te rends pas compte que tu ne fais que jouer, comme jouaient

Simon, Steve et Philip avant de se lasser! Tu joues au solitaire capable de se passer des autres. Voilà pourquoi tu t'es retiré comme un ermite! Tu n'as pas réussi à trouver une cabane dans un canon et donc tu as dégouté cet endroit à la place. Une construction à un étage, luisante et grise, avec un toit en pente et une cheminée en fer-blanc! Tu considères que c'est un château fort, mais je vais te dire quelque chose: c'est de la tôle, c'est provisoire, et un de ces jours, tu vas tout prendre sur le museau!

Son discours terminé, elle me toisa, les mains sur les hanches et le regard furieux. J'attendis un moment avant de dire:

- Alors tu n'aimes pas mon habitation en fer-blanc?

Mary Pétrie soupira.

- Ce que je veux dire, c'est que ce n'est pas l'endroit qui compte mais avec qui on est.

- Est-ce que cela signifie qu'il ne faut plus que j'aille chez Simon Painter?

- Bien sûr que non, mais essaye aussi de me prêter un peu d'attention.

- D'accord.

Elle parut s'adoucir. Elle soupira à nouveau et se tourna vers la maison. Je l'observai pendant qu'elle parcourait les derniers mètres et disparaissait à l'intérieur, puis je passai plusieurs minutes à méditer ses paroles. L'essentiel, si j'avais bien compris, c'était que l'édifice était sur le point de s'écrouler. Je ne voulais bien sûr pas qu'elle se sente en danger, et je l'examinai rapidement pour détecter une défaillance de construction. Il n'y avait rien, comme je m'y attendais, mais je pensai qu'il valait mieux ne pas rentrer directement, car elle

avait de toute évidence besoin d'un moment d'intimité. À la place, par conséquent, j'attendis à proximité pendant que la pâle lumière de l'après-midi commençait à faiblir.

C'était un moment de la journée que j'avais toujours aimé, quand on peut contempler l'horizon disparaître peu à peu dans l'obscurité. L'air paraissait un peu plus chaud que d'habitude, ce qui indiquait que le vent avait légèrement tourné. Un coup d'oeil à la girouette me le confirma. Elle était restée pointée sans discontinuer ouest-sud-ouest depuis que nous l'avions installée sur le toit. Mais maintenant, elle était dirigée vers la maison de Simon Painter. À une autre époque, cela aurait permis au futile tintement de cloche de parvenir à nos oreilles. Désormais, bien sûr, on n'entendait rien d'autre que le gémissement du vent, lequel semblait perdre un peu de sa virulence. Il charriait moins de sable que d'habitude, et je jetai un regard machinal vers la maison pour voir si un coup de pelle était nécessaire. Je saisis un mouvement dans le lointain. Il provenait du nord, où un gros amas nuageux s'était installé pour la nuit. Je scrutai la pénombre, cherchant à discerner ce que j'avais aperçu. Puis, au bout d'un moment, je distinguai une silhouette solitaire cheminant lentement de l'est vers l'ouest.

10

Vint enfin le matin de mon dernier voyage chez Simon Painter. Plusieurs jours étaient passés, et la pile de tôles avait régulièrement diminué. Pour finir, il ne resta plus que trois éléments.

Avant que je ne sorte avec les provisions, Mary Pétrie me dit:

- Est-ce que tu vas essayer de les voir aujourd'hui?

- Je ne pense pas, répondis-je. De quoi parlerions-nous?

- Ma foi, ce sont tes amis. Tu dois avoir une idée.

- Pas pour le moment, non.

- Alors tu vas laisser tomber?

- Probablement.

- Fais comme tu veux, mais je te préviens, tu le regretteras.

À plusieurs reprises ces derniers temps, elle m'avait exhorté à organiser mes visites afin d'être présent lors de leur arrivée, mais j'étais malheureusement toujours incapable de les affronter. En fait, plus le temps passait, plus la chose m'apparaissait difficile. Ce jour, comme Mary Pétrie tentait de me le démontrer, était pour moi la dernière occasion de consolider notre amitié. Après quoi, il était probable que nos chemins se sépareraient.

Une fois chez Simon, j'observai ce qui restait de sa maison. Hormis les trois éléments en tôle, la seule preuve de son existence se résumait à un rectangle à peine perceptible sur le sol. La hampe du drapeau, la cloche et le

reste de ses affaires personnelles avaient été emportés les jours précédents, et il ne restait à présent presque plus rien. Non sans quelque hésitation, je déposai le panier dans un endroit sûr, puis je rentrai chez moi.

Quand j'arrivai, Mary Pétrie n'était pas encore revenue de sa balade quotidienne, alors je me servis du café et l'attendis sur le pas de la porte. Le vent avait continué de faiblir la semaine passée, et il y avait moins de risque que le sable pénètre dans la maison. En fait, le temps s'améliorait de façon générale. Pour un peu, j'aurais dit qu'enfin le printemps s'annonçait!

Au bout d'un moment, je vis Mary Pétrie au loin. Elle avait suivi son itinéraire habituel, en gardant la maison en ligne de mire, et elle était sur le chemin du retour. En gage de bonne volonté, je rentrai faire du café frais. Quand elle arriva quelques minutes plus tard, il était presque prêt.

- Un peu plus tôt, j'ai vu des gens, dit-elle. Trois femmes, je pense, mais elles étaient assez éloignées.

Je me précipitai vers la porte pour regarder.

- Où sont-elles à présent?

- Oh, elles sont parties! répondit-elle. C'était il y a une heure, environ.

- Elles allaient de quel côté?

- C'est difficile à dire. Elles donnaient l'impression de déambuler par-ci par-là.

- Eh bien, dans quelle direction, à peu près?

- Je n'en sais rien! aboya-t-elle. Quelque part de ce côté!

Elle agita son bras vers la porte, ce qui désignait l'ouest en général.

- Oh! dis-je. D'accord.

Je ne cherchai pas à en savoir davantage, car Mary Pétrie perdait assez souvent patience quand je lui posais trop de questions. Le cas s'était produit quelques mois auparavant quand elle m'avait parlé à son retour d'une étrange formation nuageuse qu'elle avait remarquée. Elle ressemblait apparemment à un oiseau, mais quand je lui avais demandé s'il s'agissait d'un oiseau en vol ou simplement perché, elle était montée sur ses grands chevaux en déclarant qu'on se fichait de quel genre d'oiseau c'était! Qui plus est, elle me dit qu'elle ne se fatiguerait plus à me raconter ce qu'elle verrait d'intéressant à l'avenir.

À présent, c'était la même affaire. De son point de vue, elle avait aperçu des femmes, elles s'étaient éloignées, et puis voilà. Inutile d'insister là-dessus.

J'étais néanmoins curieux de savoir qui ça pouvait être. Il n'était pas rare que des gens apparaissent dans la plaine de temps à autre, et même dans un endroit aussi reculé que par ici. C'était généralement bien plus tard dans la saison, cependant, quand le temps était assez chaud pour qu'on puisse parler d'été. Ces nouveaux arrivants imaginaient être des pionniers, voire des explorateurs, pour la simple raison qu'ils campaient dans la nature quelques semaines. Mais dès que le vent se remettait à souffler, ils disparaissaient et on ne les revoyait plus.

Les trois femmes que Mary Pétrie avait repérées, au contraire, étaient apparues avant

la fin de l'hiver. Ce qui s'appliquait aussi au promeneur solitaire que j'avais observé l'autre soir. Il m'apparut tout à coup que cette partie du monde devenait très peuplée pour cette période de l'année, et je méditai sur ce qui les attirait tous par chez nous.

- Je pense qu'il faudrait ouvrir les volets, dit Mary Pétrie un peu plus tard. Que la lumière entre, pour changer.

Cela était supposé être un ordre, bien sûr, et il fallut que je passe une heure ou deux à l'extérieur de la maison à tenter de les déverrouiller. En vérité, j'avais espéré échapper à la question des volets car je savais que certains d'entre eux étaient méchamment coincés. Les années précédentes, j'avais considéré qu'il était plus pratique d'ouvrir la porte lorsqu'il faisait doux et de laisser les volets en l'état. Mary Pétrie avait un avis différent. Pour elle, il fallait que les choses soient faites correctement, ce qui signifiait que les volets devaient être ouverts et la porte fermée.

Lorsque je fus enfin venu à bout du travail de dégripage des loquets et de lubrification des gonds, l'après-midi était bien entamé. J'envisageai un instant de ne pas me rendre chez Simon Painter avant le lendemain matin pour récupérer le panier, mais en fin de compte je considérai que l'idée d'une balade n'était pas mauvaise. Un agréable courant d'air parcourait la maison, sans un grain de sable, et Mary Pétrie était en train d'arranger ses vases de plantes sèches. Envahi par un sentiment de bien-être, je me mis en route pour mon court voyage.

Auparavant, lorsque j'approchais de chez

Simon Painter, la première chose que je voyais était le ballon captif, suivi immédiatement du drapeau, de la cheminée, puis de la partie supérieure du toit. Je les enregistras machinalement en approchant. Ces derniers temps, je m'étais habitué à trouver à la place un amoncellement de tôles qui fondait. Aujourd'hui, je m'attendais à ne voir qu'un panier contenant une thermos vide. Je fus donc étonné quand j'aperçus soudain trois personnes à l'emplacement original de la maison.

Un instant mon pas se fit hésitant, car je songeai à Simon, Steve et Philip. Elles étaient encore à bonne distance, mais je devinai à leurs mouvements qu'elles m'avaient vu arriver. C'est pourquoi je me dis que je n'avais guère d'autre choix que de poursuivre mon chemin vers elles. À ce moment-là seulement, je découvris qu'il s'agissait de trois femmes. Elles me regardaient pendant que j'approchais, j'adoptai donc une mine de propriétaire et me dirigeai droit sur le panier qui avait été posé par terre.

- Vous voulez quelque chose? me demanda l'une d'elles alors que je ramassais le panier.

- Je suis simplement venu chercher ceci, répondis-je. Je l'ai apporté ici pour des amis.

- Et maintenant vous l'emportez.

- Oui, dis-je. Il est vide. Bon, il n'est pas vide à proprement parler, mais il contient une thermos vide.

- Où sont-ils, ces amis?

- Ils déménageaient la maison qui se trouvait ici. Ils sont partis, maintenant.

C'était un peu fort d'avoir à me justifier auprès de ces trois femmes. Après tout,

c'étaient elles les étrangères, pas moi. Celle qui m'avait interrogé me paraissait particulièrement hostile, et je fus soulagé quand une autre prit la parole sur un ton plus amical.

- Ma foi, dit-elle, j'imagine que vous avez autant le droit d'être ici que nous.

- Merci, m'entendis-je répondre.

Toutes trois semblèrent se détendre un peu, et je poursuivis la conversation en désignant la marque rectangulaire sur le sol.

- La maison était ici. Elle était construite entièrement en fer-blanc.

- Mais pourquoi son propriétaire est-il parti? demanda la troisième femme.

- Il a eu envie de changer, voilà tout.

- Elles échangèrent des regards, et la deuxième esquissa même un sourire.

- C'est un endroit où il fait bon vivre, non? s'enquit-elle.

- Oui, dis-je. Très bon.

- Parce que nous cherchons un coin.

- Ah, d'accord. Eh bien, vous ne pouvez pas trouver mieux.

Je me lançai alors dans de longues explications sur l'orientation ouest-sud-ouest de la maison, face aux vents dominants, sur le fait que je vivais à environ cinq kilomètres dans telle direction, et qu'il y avait quelques individus qui habitaient plus loin vers l'ouest. Pendant ce temps, elles observaient le rectangle, le ciel et l'horizon. Parfois, elles me dévisageaient.

Quand j'eus terminé mon discours, la première me demanda:

— Où est-ce que ça mène?

- Elle désignait quelque chose qui était apparu au cours des dernières semaines, à

savoir la trace d'une piste. C'était le chemin qu'avaient suivi quotidiennement Simon, Steve et Philip, qui consistait en des empreintes de pas. Cependant, elle semblait conduire à quelque destination lointaine, et je comprenais l'intérêt qu'elle suscitait chez les trois femmes.

- Ça ne mène à aucun endroit en particulier, dis-je. C'est désertique à partir d'ici.

- Désertique?

- Oui, enfin, vous voyez. Partout pareil.

À cet instant, elles échangèrent un regard que je n'étais pas censé comprendre. Il exprimait de la compassion, et je compris qu'elles avaient pitié de moi, je ne sais pour quelle raison. Afin de me donner une contenance, j'ouvris le panier comme pour vérifier son contenu. Puis je le refermai. Pendant ce temps, les trois femmes étaient apparemment arrivées à un accord tacite. Il y avait sur le sol plusieurs sacs, qu'elles se mirent à rassembler.

- Bon, nous allons jeter un œil par là, dit la deuxième en indiquant la piste du menton. Ça semble prometteur.

Elle se mit en marche, suivie par les deux autres.

- Au revoir, dis-je.

- Au revoir, répondirent-elles en chœur.

Je les observai s'éloigner et je me demandai ce qu'elles espéraient découvrir. Puis je ramassai le panier, jetai un dernier regard à la marque rectangulaire et me mis en route. Quand j'arrivai, Mary Pétrie était en train de fermer les volets pour la nuit. Certains d'entre eux avaient été assez difficiles à ouvrir, et je fus impressionné par la façon dont elle s'en était

tirée. Il n'en restait plus qu'un, et je m'approchai pour le lui tenir pendant qu'elle actionnait le loquet. Il fut fermement assujetti en un clin d'œil.

- Merci, dit-elle. C'est un énorme progrès d'avoir des volets qui fonctionnent.

- Parfait, répondis-je. Au fait, j'ai rencontré les trois femmes dont tu m'as parlé. Elles observaient remplacement de la maison de Simon Painter.

- Elles pensaient s'y installer?

- Non. Je crois qu'elles l'ont sérieusement envisagé, mais elles ont finalement décidé de s'en aller.

- A la recherche d'on ne sait quoi, observa-t-elle avant de rentrer.

La nuit était tombée et la petite brise du jour commençait à fraîchir légèrement. Malgré les objections que j'avais élevées contre la girouette, je m'étais mis à lui trouver bien des avantages, finalement, et j'avais tendance à y jeter de fréquents coups d'œil. Je remarquai ce soir-là qu'elle était toujours dirigée vers l'ouest, comme depuis plusieurs jours à présent. Pour l'instant, le vent dominant avait cessé, mais j'avais la certitude que ce n'était que temporaire.

11

L'ouverture des volets devint bientôt un rituel quotidien de la maison en fer-blanc. Elle s'effectuait tous les matins avant le petit déjeuner, sous la conduite de Mary Pétrie. Restaient des exceptions, bien entendu, par exemple quand le vent soufflait en bourrasques et soulevait le sable, comme si l'été n'était jamais arrivé. Dans ces cas-là, l'ensemble demeurait solidement barricadé. Mais le temps était en général clément. Alors les volets s'ouvraient et la lumière entrait.

Je n'y opposais aucune objection puisque ça me donnait beaucoup à faire. Ce qui était plus important, c'est que Mary Pétrie était heureuse de poursuivre l'amélioration de l'intérieur. Il y avait à présent de nouveaux vases et des tableaux un peu partout, à l'étage et en bas, et elle avait extrait de sa malle des ustensiles supplémentaires. Nous prenions notre café, par exemple, non plus dans des bols en émail mais dans des tasses en porcelaine avec soucoupe. La nuit nous dormions sous un édredon de plume.

Avec les volets ouverts, la maison était agréable, lumineuse et aérée, mais au bout d'un moment apparurent des effets secondaires insoupçonnés. Je ne sais pourquoi, mais le surcroît d'aération fit que le poêle dégagea plus de fumée qu'auparavant. De la suie se déposa bientôt sur les murs, et Mary Pétrie exigea qu'on y remédie.

- On n'y peut rien, dis-je. C'est inévitable.
- Tu parles, répondit-elle avant d'ouvrir la

porte et de sortir.

Elle fut de retour peu après.

- La cheminée est trop courte. Il nous en faut une plus longue.

- Ce ne serait pas plus simple de fermer à nouveau les volets? proposai-je. C'est de toute évidence à cause d'eux.

- Mais je ne veux pas qu'on les ferme! s'exclama-t-elle. Ils sont bien mieux ouverts en cette saison. Tout ce dont nous avons besoin, c'est une cheminée plus longue.

- Comment le sais-tu?

- Je le sais, c'est tout!

Son expression était on ne peut plus catégorique, et je battis immédiatement en retraite.

- C'est sans doute pour ça que Steve Treacle a allongé sa cheminée, observai-je. Je me demandais pourquoi.

- Alors il peut te montrer comment faire, non? demanda Mary Pétrie.

- Oh oui, il possède tout ce qu'il faut.

- Eh bien, tu n'as qu'à aller le voir.

- Mais c'est impossible! rétorquai-je. Pas dans l'état actuel des choses.

- Je m'en fiche! dit-elle. Je ne vais pas m'accommoder de toute cette suie alors qu'il existe une solution très simple! C'est uniquement l'orgueil qui te tient à l'écart de Steve, et aussi de Philip, alors tu peux t'y rendre dès demain!

Le lendemain, je me mis en route sous le soleil en emportant des cadeaux. Au cours de la nuit, j'avais décidé qu'il y en aurait un pour chacun des voisins qui me restaient, et que c'étaient des gâteaux qui conviendraient le

mieux.

- Ils n'en ont pas un peu soupe de tes gâteaux, à présent? demanda Mary Pétrie. Tu leur en as apporté tous les jours pendant qu'ils déménageaient Simon. Peut-être faudrait-il que tu leur offres quelque chose d'autre.

- Non, non, répondis-je. C'est parfait, des gâteaux.

- Très bien, dit-elle. Alors, tu les salueras de ma part tous les deux, d'accord?

- D'accord. Salut

Cela faisait un bon moment que je n'avais pas rendu visite à Steve, mais je connaissais le chemin et y songeai à peine durant le trajet. Cependant, après deux heures de marche, je commençai à me demander si je n'avais pas un peu dévié. Il n'y avait pas d'autre point de repère dans les environs que la maison de Steve, et je m'attendais à la voir apparaître devant moi d'un moment à l'autre. Mais je ne distinguais rien, et je choisis de m'arrêter pour observer les alentours. Le paysage, à première vue, semblait familier. Dans toutes les directions une vaste plaine rouge s'étirait dans le lointain, coupée ça et là par des tourbillons de sable. Oui, c'était décidément le bon endroit.

Mais alors, où était la maison? En regardant autour de moi, je tombai sur une grande forme rectangulaire imprimée sur le sol, et j'eus tout à coup la réponse. Je reconstituai facilement le périmètre de l'ancienne demeure de Steve en repérant l'emplacement de la porte, du poêle et de l'escalier. Tout avait à présent disparu, y compris la réserve de pièces détachées qu'il gardait derrière chez lui. Elle incluait, je m'en souvenais, quelques longueurs

de tuyau de cheminée. Tout avait disparu, et je ne pouvais que supposer qu'il avait décidé de se rapprocher de chez Philip. Je me demandai s'il avait utilisé le même système de numérotation des éléments de tôle pour sa maison que pour celle de Simon. Si tel était le cas, le résultat serait intéressant à voir, ce qui me poussa à m'engager dans la direction de la maison de Philip. Ce n'était qu'à une heure de plus, et si je ne traînais pas, j'aurais tout le temps de rentrer avant la nuit.

Après ce que je supposai être un ultime regard à ce qui avait été la résidence de Steve Treacle, je me mis en marche. Mes inhibitions à la pensée de les revoir avaient désormais disparu, et je me surpris même à savourer par avance le spectacle de deux maisons de fer-blanc côte à côte. J'imaginai très bien le tableau, avec Steve, impétueux comme toujours, se précipitant pour remonter les éléments dans le voisinage immédiat de Philip. Pendant ce temps, son camarade lui donnait un coup de main, à sa manière posée, prononçant peu de paroles, sinon un commentaire étrange et drôle. Je m'imaginai que Steve aurait été capable de trouver une façon de réunir les deux structures. Quel spectacle ce serait, et peut-être même qu'ils auraient une cheminée en trop! Probablement, me disais-je, que, quand je leur aurais remis leurs cadeaux, tous trois aurions à cœur d'oublier les récents événements.

Au cours de l'heure précédente, j'avais pris note que le vent avait tourné ouest-sud-ouest et qu'il forcissait légèrement. J'étais assez satisfait d'avoir détecté ce changement sans l'aide de la girouette, mais autre chose me fit autant de

plaisir. Pour dire le vrai, je considérais la tiédeur et la douceur des conditions estivales plutôt agaçantes, tout comme j'imagine ce qu'un marin englué dans le pot au noir pourrait éprouver. La chaleur, les journées brumeuses, c'était très bien un petit moment, mais à la longue je les trouvais sacrement assommantes, et j'aspirais au retour du «temps adéquat. J'entends par là un ciel bas et gris, une température fraîche et un vent revigorant. Un coup d'œil à l'horizon m'indiqua que mon vœu était sur le point d'être exaucé, même si je savais qu'il y aurait un prix à payer. Certaines contrées ne sont tout bonnement pas faites pour l'été, et notre plaine en était un parfait exemple. L'expérience m'avait appris que nous allions devoir subir un violent orage avant le retour à la normale du climat. C'est avec cette pensée que je baissai la tête et pressai le pas vers la maison de Philip Sibling.

Il y avait encore plus longtemps que je ne m'étais rendu chez lui que chez Steve Treacle, mais je me souvenais que c'était juste après un orage de cette nature. La veille au soir, les nuages s'étaient amoncelés au loin, et la pluie était apparue aux alentours de minuit. C'était un événement assez rare dans le coin, et plutôt bienvenu car le réservoir ne disait jamais non à un plein. Il avait plu à seaux pendant environ une heure et j'enfilai un imperméable avant de sortir vérifier si le tuyau de descente d'eau n'était pas bouché. Une minute plus tard, le ciel fut illuminé par les éclairs les plus éblouissants que j'aie jamais vus. La foudre s'abattit dans le voisinage de la maison de Philip, et le matin venu, alors que ça s'était mis à sécher, je m'y rendis pour m'assurer qu'il allait bien.

J'aurais dû me douter que c'était le cas, bien sûr. Philip Sibling n'était pas du genre à sortir sous pareil déluge, et je le découvris assis dans sa cuisine en train d'observer le plafond.

- J'essaye de déterminer si la pluie a pénétré à l'intérieur hier au soir, m'expliqua-t-il.

- Il y a une fuite, alors?

- Oh non! C'est étanche comme un navire.

- Mais alors comment la pluie aurait-elle pu entrer?

- La capillarité, dit-il en me jetant un regard entendu. Il faut toujours se méfier.

C'était sans doute la conversation la plus longue que j'aie jamais eue avec Philip. Homme de peu de mots, il n'aimait pas les gaspiller en bavardages. Ce qui me convenait parfaitement, et nous passâmes le reste de ma visite tranquillement atablés à partager une cafetière et à ne pas échanger plus de paroles que le strict nécessaire. Juste avant mon départ, Steve Treacle fit son apparition, apparemment pour les mêmes raisons que moi. Philip l'invita à entrer, et nous nous installâmes tous les trois un moment, parlant peu, jusqu'à ce que je me décide à m'en aller. Une année peu ou prou s'était écoulée depuis cette visite, et à présent, en marchant vers chez Philip, je me souvenais de Steve pianotant frénétiquement sur la table. Le bruit me parvenait encore après que je les eus salués et que je fus sorti, mais j'entendais également que tous deux s'étaient lancés dans une discussion à bâtons rompus. Ce devait être le jour où leur amitié avait fleuri, et je ne doutai pas un instant qu'ils aient débattu de choses plus intéressantes que la capillarité.

Je fus interrompu dans mes pensées par un cri léger. Il provenait de quelque part devant moi et me rappelait l'appel plaintif d'un oiseau sur quelque rivage lointain et abandonné. Sauf que je savais qu'il ne s'agissait pas d'un oiseau. Interrompant ma progression, je scrutai l'horizon, où un groupe de six ou sept personnes cheminaient lentement vers l'ouest. Elles étaient à une distance d'environ un kilomètre et demi, et je remarquai qu'elles aussi avaient été arrêtées par le cri. Un instant plus tard, une autre silhouette minuscule apparut, leur courant apparemment après. Elles attendirent que l'individu les ait rattrapées, puis tout le groupe se rassembla pendant plusieurs minutes avant de repartir vers l'ouest.

Pendant qu'ils s'évanouissaient petit à petit hors de ma vue, je les observai avec un curieux sentiment d'inquiétude. Ces gens avaient fait leur apparition plus ou moins dans la zone où vivait Philip, mais je ne voyais pas trace de sa maison ni de celle de Steve. «Tous deux n'ont pas pu lever le camp et quitter les lieux», pensai-je. De tous les hommes que je connaissais, Philip était le dernier que j'aurais cru susceptible de démonter son habitation pour la déplacer ailleurs. Au bout d'un autre quart d'heure de marche, cependant, le mystère s'éclaircit. Ici même, imprimé sur le sol devant moi, il y avait un grand rectangle vide. Au-delà partait une piste formée d'empreintes de pas. Envahi par la déception, je m'assis et mangeai les gâteaux.

Le temps que je rentre, Mary Pétrie avait fait le tour et fermé tous les volets en prévision de l'orage qui menaçait. La girouette indiquait

ouest-sud-ouest. Jusque-là, la brise n'avait que peu forci, mais le sable avait déjà commencé à s'accumuler contre la façade exposée au vent. En m'approchant, je la découvris en train de manier la pelle et de déblayer.

- Laisse donc ça pour le moment, lui dis-je.

- Il faut bien que quelqu'un le fasse, répondit-elle. Et tu n'es jamais ici, ces derniers temps.

- Il fallait que je m'occupe du tuyau de cheminée, non?

- Ce n'est pas une excuse. L'orage se prépare depuis des heures. Tu aurais dû rentrer. Elle arrêta de pelleter et me regarda.

- Alors, où est-elle?

- Où est quoi?

- La nouvelle cheminée.

- Eh bien, expliquai-je, Steve a déplacé sa maison. Philip aussi. Ils sont partis.

- Et dans quel autre endroit as-tu cherché?

- Aucun. Il n'y a pas d'autre endroit.

- Formidable! dit-elle. Tu t'absentes toute la journée et tu reviens les mains vides!

À ce moment-là, je lui avais doucement enlevé la pelle des mains et j'avais continué moi-même le travail. En vérité, c'était un gaspillage d'énergie total, car quand l'orage arriverait, il allait charrier du sable absolument partout. Cependant, compte tenu des circonstances, je jugeai préférable d'être ostensiblement actif. Mary Pétrie se tenait à proximité et m'observait, les bras croisés.

- De toute façon, la cheminée ne devrait pas

poser de problème pour le moment, remarquai-je. Pas maintenant que les volets sont fermés.

- Je suppose que ça te réjouit, n'est-ce pas? rétorqua-t-elle. Un joli ciel noir, des rafales de vent et du sable qui vole partout. Ça te convient parfaitement, non?

J'étais toujours impressionné quand elle faisait de telles réflexions, car elle paraissait déchiffrer mes goûts et aversions à livre ouvert. C'était presque comme si elle m'avait observé en profondeur et prenait des notes sur le sujet.

- Peu importe, dis-je. Nous serons bien au chaud dans la maison.

- Mais nous sommes en plein été! déclara-t-elle. Nous ne devrions pas avoir besoin d'être bien au chaud!

- L'été, c'est une façon de parler, répondis-je. Nous sommes au milieu d'une contrée sauvage, ne l'oublie pas.

- Non, dit-elle, ça, je suis sûre de ne pas l'oublier. Elle ouvrit la porte avec précaution, se glissa à l'intérieur et la referma. Maintenant, l'obscurité croissante semblait assez proche pour qu'on s'imagine pouvoir la toucher.

L'accompagnaient des éclairs sporadiques, et ils m'apprirent que nous pouvions nous attendre à du sable et de la poussière plutôt que de la pluie, qui tomberait ailleurs.

Pour tout dire, j'aimais beaucoup contempler la progression de l'orage sec, comme je l'appelais, car j'étais assuré de ne pas me retrouver trempé jusqu'aux os à n'importe quel moment. Pour je ne sais quelle raison, il n'était jamais accompagné de tonnerre et tout ce qu'on entendait provenait du vent qui soulevait le sable devant lui. Ça ne servait à rien

de poursuivre le travail avec la pelle, alors je fis une pause et observai le ciel quelques instants. Puis je rentrai pour rejoindre Mary Pétrie. Je lui parlai du groupe que j'avais aperçu près de chez Philip et de la piste d'empreintes qui partait vers l'ouest.

- Est-ce que tu crois que tout cela a quelque chose à voir avec Michael Hawkins? me demanda-t-elle.

- Pourquoi donc? répondis-je.

- Eh bien, dit-elle, il n'y a pas autant de monde qui passe, d'habitude, pas vrai? Peut-être vont-ils le voir.

- Ça m'étonnerait. Ils ne font probablement que jeter un coup d'oeil dans les environs, voilà tout.

Notre conversation fut interrompue par une violente rafale de vent qui ébranla la maison. La nuit promettait d'être difficile. Avec un sentiment proche de l'allégresse, j'écoutai le bruit familier des murs de fer-blanc qui craquaient et gémissaient sous l'assaut. D'ici une heure, on aurait l'impression que quelqu'un projetait du sable dessus. Voilà le genre de climat qu'il me fallait, et avec un peu de chance, il durerait des semaines, tout au moins le temps que Mary Pétrie oublie son projet de modification de la cheminée.

Quand même, j'étais très troublé par l'hypothèse qu'elle avançait à propos de l'afflux soudain de nouveaux venus. Ces derniers mois, je m'étais efforcé de me sortir de l'esprit Michael Hawkins et sa vie prétendument formidable par-delà l'horizon. Il avait à présent fait son retour dans mes pensées, et cette fois pour y rester. Je me représentais ces gens pressant le pas

vers l'ouest, dans l'après-midi, alors que manifestement le temps se dégradait. Il y avait quelque chose d'obstiné et d'imperturbable dans leur progression, perceptible même dans la patience dont ils avaient fait preuve en attendant le traînard. Quant à celui-ci, à l'entendre, il paraissait plus qu' impatient de les rejoindre.

Il y avait aussi le problème de Steve Treacle et de Philip Sibling. Ils avaient tous deux évoqué à plusieurs reprises une visite à Michael Hawkins, et je commençais à me demander si ce n'était pas là-bas qu'ils s'étaient rendus. À tout prendre, j'admettais cette possibilité, mais je trouvais un peu exagéré qu'ils aient également emporté leurs maisons.

Il me fut donné un autre sujet de supputation le lendemain quand le plus fort de l'orage fut passé. Etant sorti très tôt ce matin-là, la première chose que je découvris fut une nouvelle troupe au loin se dirigeant elle aussi vers l'ouest. J'eus la nette impression, sans savoir pourquoi, qu'elle faisait un large détour pour éviter ma maison. Cette prudence me convenait parfaitement, car je ne voulais pas voir d'étrangers passer par ici à toute heure.

Je ne m'en rendais pas compte, mais ça ne faisait que commencer. L'après-midi, je remarquai quelqu'un loin au sud, allant dans la même direction que les autres. Ces apparitions se répétèrent dès lors de plus en plus souvent. Presque tous les jours, quand Mary Pétrie rentrait de sa promenade, elle signalait avoir vu passer de nouveaux voyageurs, parfois solitaires ou par deux, mais plutôt en groupe. Je les voyais moi aussi, et je trouvais que leurs mouvements étaient très intéressants à

observer. C'était la façon qu'ils avaient de progresser qui me fascinait, toujours du même pas imperturbable, s'arrêtant rarement sauf pour attendre un retardataire, et ne changeant jamais de cap. C'était invariablement vers l'ouest.

Je remarquai aussi quelque chose d'autre. Ils marchaient souvent en file indienne, l'un derrière l'autre, et dans ces cas-là, je pouvais voir que nombre d'entre eux étaient chargés. À une telle distance je n'en avais pas la certitude, mais on aurait dit qu'ils portaient des morceaux de fer-blanc.

12

Je n'aimais pas beaucoup grimper sur le toit, si je pouvais faire autrement. Il était un peu trop haut pour moi, et en fait je n'y étais jamais monté auparavant. Quoi qu'il en soit, je me retrouvai un beau matin à déambuler sur le toit comme si j'avais fait ça toute ma vie. C'était en rapport avec la cheminée, bien sûr, et avec Mary Pétrie qui affirmait qu'elle avait besoin d'être rallongée.

- Inutile maintenant, dis-je quand elle évoqua le sujet. Nous sommes quasiment en automne et nous n'allons plus ouvrir les volets jusqu'au printemps.

- Ah oui, et puis tu trouveras une nouvelle excuse pour reculer le moment de t'en occuper, répliqua-t-elle. Je veux que ce soit fait maintenant.

- Je n'ai pas d'échelle.

- Écoute! aboya-t-elle. Tu veux que je monte là-haut et que je le fasse moi-même?

- Non, non, fis-je. Je m'en occupe.

- Je ne savais pas exactement comment j'allais m'y prendre pour allonger la cheminée, mais je me dis que si je montais sur le toit mener une inspection, au moins serait-elle satisfaite pendant ce temps-là. Puisque j'avais vu Simon, Steve et Philip grimper là-haut sans échelle, je savais que c'était possible. J'attendis